REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
Maison Montmorency, Courville (Québec-5), P. Q.

Vol. LXIV | Tome I | Mai 1958

ASCENSION

Aucune ponctuation
Aucune étoile
Toute seule
Pour percer la grisaille
La faucille de la lune
Soir d'hiver
Silence de toutes choses
Silence de la nature
Silence aussi de l'âme
Mais là-bas
Etincellement de Québec et de Lévis
Emeraudes Diamants et Rubis
Miracle conjoint de l'espace et du temps
Eternels reflets de Beauté descendus dans l'instant
Et
Pensée secrète aux êtres disparus
Cristaux divins dégagés de l'argile rompue
Au fond d'un ciel plus lointain brillant encore plus.

Arcade-M. MONETTE, O. P.

La Maison Montmorency
Dimanche, le 23 février 1958

Le signe de l'eau

Il n'est pas de catholique, qui rentrant dans une église, ne plonge instinctivement sa main dans le bénitier. Or combien de fidèles connaissent le sens profond de cette eau consacrée dans laquelle ils plongent ainsi leur main ? L'eau bénite est devenue, par l'usure de rites que l'on a multipliés sans que le peuple chrétien soit renseigné sur leur sens authentique, l'instrument obligatoire de toute bénédiction. Témoin cette jeune fille qui nous demandait, alors que nous avions béni son chapelet par la simple récitation de la formule prescrite et le signe de croix : « Mon Père, l'avez-vous vraiment béni ? Vous avez oublié l'eau bénite ? ». On la jette sur les morts lorsque l'on rend visite à leur dépouille. On la jette sur les malades. Et les railleurs de sourire devant l'usage un peu inconsidéré que certaines personnes en font pour faire fuir les démons.

Pourtant, cette eau, devenue ainsi un objet banal, une recette à bénédictions, est, après la sainte Eucharistie, la chose la plus grande qui soit dans l'Eglise. Elle est, pour employer l'expression réaliste de la liturgie, dans la consécration de la nuit pascale, le sein maternel des fidèles. Parce que c'est d'elle que la vie coule.

Nous voudrions ici, en partant de l'Ecriture et de la liturgie, montrer cette grandeur exceptionnelle de l'eau dans l'Eglise. Car nous sommes frappés de ce que, par manque de savoir le sens profond des symboles, une foule de fidèles, devant des déviations et des exagérations déplorables, sont tentés de les reléguer parmi l'accessoire. Alors que ce sont eux qui, de par la volonté du Christ, sont la source de vie en christianisme. Notre époque a retrouvé le goût de l'essentiel, le désir de le savourer dans son intégrité, débarrassé des fioritures que le poids des générations humaines lui a accolées. Elle veut placer le « sacrement » avant la dévotionnette, et elle souffre de voir les instruments choisis par Dieu subir des « trahisons » inconscientes, de par le peu d'initiation de trop de

« braves fidèles ». Il nous semble que le « signe de l'eau » a besoin de retrouver son sens authentique.

* * *

Que représente donc pour l'Eglise cette eau qu'elle consacre et célèbre avec tant de solennité et de joie durant la plus grande de ses fêtes, la sainte Nuit pascale ?

Pour le comprendre, il faut, étant donnés la pédagogie divine dans l'œuvre de notre salut, partir de ce que représente spontanément pour l'homme l'eau que chaque jour il emploie dans sa vie physique. Pour nous, occidentaux, plongés dans une civilisation toute mécanisée, commercialisée, d'où, au profit du « divin confort », l'on a évacué peu à peu toute évasion poétique, l'eau n'évoque spontanément que le lavage, la purification. Elle est ce qui nettoie. Nous avons même perdu cette signification profonde du bain qui est délassement, vie, avant d'être « hygiène ». Pourtant la purification n'est pas l'élément le plus profond du symbolisme de l'eau, et le point précis où elle rejoint une expérience authentiquement humaine. Et ce n'est pas là ce que l'Eglise voit d'abord en elle.

L'eau est d'abord le symbole de la vie. Et cela dans toutes les civilisations primitives. Dans leur imagerie spontanée, les cosmogonies archaïques voient en elle la source première où tous les germes reposent et d'où tout jaillit. Les eaux portent la création. Et certaines tribus indiennes du Brésil consacraient les nouveaux-nés à la déesse de l'eau parce qu'elle était pour eux la véritable mère, d'où la vie de l'enfant avait germé. Cette intuition spontanée de l'âme primitive s'appuie sur une expérience humaine des plus authentiques. Livré à lui-même, privé des réseaux artificiels de notre civilisation moderne, l'homme sent sa vie intimement liée à l'eau. Qu'il suffise de rappeler certaines pages de Saint-Exupéry. Perdu dans le désert, sa première préoccupation c'est : l'eau ; le verre de rosée, mêlée de peinture, recueilli sur l'aile de l'avion représente pour lui un espoir de vie. Comment ne pas citer ici l'admirable page de « Terre des Hommes » où il a chanté l'eau :

L'eau. Combien faut-il de jours de marche, ici, pour atteindre le puits le plus proche et, si on le trouve, combien d'heures pour creuser le sable dont il est rempli, jusqu'à une boue mêlée d'urine de chameau ! L'eau ! A Cap Juby, à Cisneros, à Port Etienne, les petits des Maures ne quêtent pas l'argent, mais, une boîte de conserves en mains, ils quêtent l'eau :

— Donne un peu d'eau, donne...

— Si tu es sage.

L'eau qui vaut son pesant d'or, l'eau dont la moindre goutte tire du sable l'étincelle verte d'un brin d'herbe. S'il a plu quelque part, un grand exode anime le Sahara. Les tribus montent vers l'herbe qui poussera trois cents kilomètres plus loin... Et cette eau, si avare, dont il n'était pas tombé une goutte à Port-Etienne depuis dix ans, grondait là-bas, comme si, d'une citerne crevée, se répandaient les provisions du monde.

— Repartons, leur disait leur guide.

Mais ils ne bougeaient pas :

— Laisse-nous encore...

Ils se taisaient, ils assistaient graves, muets, à ce déroulement d'un mystère solennel. Ce qui coulait ainsi, hors du ventre de la montagne, c'était la vie, c'était le sang des hommes. Le débit d'une seconde eût ressuscité des caravanes entières, qui ivres de soif, s'étaient enfoncées, à jamais dans l'infini des lacs de sel et des mirages. Dieu, ici, se manifestait ; on ne pouvait pas lui tourner le dos. Dieu ouvrait ses écluses et montrait sa puissance » (*Terre des Hommes*, édition 1939, pp. 103-105).

Cette expérience de l'eau de la vie, nos paysans, en contact quotidien avec la nature, au sort lié au caprice des températures, la connaissent. Pour eux, une année sans eau c'est une année perdue, parce que une année sans vie. Dans les pays d'Orient, où s'écrit l'Histoire du Peuple de la Bible, cette importance de l'eau atteint son paroxysme. Proche du désert, pour eux la sécheresse est la plus terrible des catastrophes : végétation, troupeaux, voire nomades périssent. Et, par contre coup, la bénédiction divine par excellence c'est cette eau du ciel qui fertilise le désert, redonne l'espoir au cœur de l'homme.

L'on sait que l'embryologie moderne vient à son tour confirmer cette intuition spontanée de l'homme inculte. C'est dans la poche d'eau salée qu'il trouve dans le corps de sa mère que l'embryon commence à se développer. Bref, l'on peut dire, sans outrepasser la vérité, que la vie de l'homme est toute entière liée à cette mystérieuse eau, sans laquelle toute la terre ne serait qu'un désert mort.

La Bible, qui est d'abord l'héritage d'un peuple du désert, nomade puis agriculteur, donc très proche de la nature, va parler dans les symboles spontanés de l'homme poète. Mais, peu à peu, elle va charger ce symbolisme de toute une histoire, l'approfondir, lui faire dépasser le

simple plan physique. Elle va projeter sur un autre plan le plan de « l'Histoire du Salut », de la vie-avec-Dieu, cette liaison intime entre la vie humaine et l'eau.

L'eau, dans la Bible, c'est évidemment l'eau de la Création. Le récit de la Genèse sur les origines de l'univers commence par affirmer la liaison entre l'eau et l'Esprit de Dieu avant même que la vie n'eût apparu : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Or, la terre était vague et vide, les ténèbres couvraient l'abîme, l'Esprit de Dieu planait sur les eaux » (Gen., 1 : 1-2). Puis lorsque Dieu décida de lancer la vie sur la terre c'est d'abord à l'eau qu'il pense : « que les eaux grouillent d'un grouillement d'êtres vivants » (Gen., 1 : 20). C'est donc de l'eau que jaillit la vie. Et, tout au long de la Bible, cette liaison entre l'eau et la fertilité va sans cesse être rappelée. Un psalmiste dira à Dieu :

Dans les ravins tu fais jaillir les sources,
elles cheminent au milieu des montagnes ;
elles abreuvent toutes les bêtes des champs,
les onagres assoiffés les espèrent ;
l'oiseau des cieux séjourne près d'elles,
sous la feuille il élève sa voix.
De tes chambres hautes tu abreuves les montagnes,
la terre se rassasie du fruit de ton ciel,
tu fais croître l'herbe pour les bestiaux
et les plantes à l'usage des humains,
pour qu'ils tirent le pain de la terre
et le vin qui réjouit le cœur de l'homme
(Ps., 104 : 10-14 ; voir Ps., 65 : 10-11)

L'eau reste donc, pour le Livre Saint, la source de toute vie, la manifestion de la bonté du Créateur.

Mais il est une autre vie, aussi importante, qui a été, elle aussi, puisée dans l'eau : la vie du Peuple Saint, du petit peuple que Dieu s'est choisi pour réaliser son dessein de Salut. Car l'existence d'Israël en tant que « Peuple de Dieu » date de cette nuit de la première Pâque, où, à travers les eaux de la Mer Rouge, les esclaves de la terre d'Egypte sont passés, guidés par Moïse, de la terre d'exil, à cette marche au désert qui devait les conduire dans la Terre Promise par Dieu, terre de bonheur, où couleraient le lait et le miel.

Moïse étendit la main sur la mer. Yahvé refoula la mer toute la nuit par un fort vent d'Est et la mit à sec. Les eaux se fendirent et les enfants l'Israël

s'engagèrent dans le lit asséché de la mer, avec une muraille d'eau à leur droite et à leur gauche.. (...) Moïse étendit sa main sur la mer et, au point du jour, la mer rentra dans son lit. Comme les Egyptiens, dans leur fuite, marchaient à sa rencontre, Yahvé les culbuta au milieu de la mer. Les eaux, dans leur reflux, submergèrent les chars et les cavaliers de toute l'armée de Pharaon qui s'étaient engagés à la suite des enfants d'Israël dans le lit de la mer. Pas un seul n'échappa» (*Exode*, 14 : 21-31).

Et cela fait, le Peuple ayant été ainsi créé comme Peuple à travers l'eau de la vie qui extermine ses ennemis, c'est par une nouvelle « merveille » de l'eau qu'il le soutiendra dans sa pénible marche du désert : l'eau jaillira d'un rocher pour étancher sa soif et ainsi conserver sa vie (Exode, 17 : 1-7 ; Nombres, 20 : 1-13).

On le voit, l'histoire du Peuple saint est, comme l'histoire de toute l'humanité, mais à un tout autre plan, liée à ce symbolisme de l'eau de la vie. A l'époque difficile du retour de l'Exil, on évoquera ces « merveilles » du premier Exode et les psaumes rappelleront au peuple choisi que Dieu l'a fait passer par l'eau pour trouver la délivrance, qu'il l'a abreuvé d'une eau « merveilleuse » pour soutenir sa marche vers la réalisation de la Promesse (Ps. 77 : 17-19 ; 78 : 11-20 ; 105 : 41 ; 106 : 9-13 ; 114). Dans la Bible le symbolisme de l'eau est donc étroitement lié à l'idée de vie : vie de l'univers jaillissant des eaux primordiales sur lesquelles flotte l'Esprit, et entretenue sans cesse par l'eau que Dieu fait couler « de ses chambres hautes » ; vie du Peuple choisi, sortant des eaux de la mer des Roseaux par une intervention spéciale de Dieu, et conservée grâce à la « merveille » du rocher du désert.

Terre de la Promesse. On conçoit dès lors que, presque spontanément, l'on soit passé de ce plan naturel et historique du symbolisme de l'eau à un autre plan, que nous pouvons appeler le plan eschatologique. Car, nous venons de le souligner, si Dieu crée son Peuple dans l'eau, c'est en vue de la réalisation d'une Promesse. Or peu à peu l'attente du Peuple s'éclaire et s'approfondit. Les temps attendus, et vers lesquels, depuis la Pâque, le Peuple est en marche, doivent amener dans l'univers une autre création. Le Jérusalem terrestre, qui aimante le regard et le dynamisme d'Israël, n'est que l'annonce, bien imparfaite, d'une autre

Jérusalem, dans un monde qui découlera de la « création de cieux nouveaux et d'une terre nouvelle » (Isaïe, 65 : 17). Et spontanément, dans la mentalité des prophètes, l'eau, symbole naturel de la vie, devient étroitement associée à ce bouleversement que Dieu doit opérer « à la fin des temps ». Ces temps nouveaux seront les temps d'une effusion extraordinaire de l'Esprit de Dieu « sur toute chair » (Joël, 3 :1). Et pourtant le salut consistera à recevoir une « effusion d'eau pure » (Ezéchiel, 36 : 25). En d'autres termes, de même que la première création s'est effectuée par la conjonction de l'eau et de l'Esprit, de même, la nouvelle création s'opérera dans une conjonction de l'eau et de l'Esprit. Ainsi, après avoir identifié eau et vie, on en arrivera à mettre en parallèle étroit, puis à presque identifier eau et Esprit. C'est ainsi qu'Isaïe écrit :

> « De nouveau sera répandu sur nous l'Esprit venu d'en-haut ; alors le désert deviendra un verger, et le verger se changera en forêt » (Is., 32 : 15).

Plus loin :

> « Je répandrai de l'eau sur le sol aride, des flots sur la terre desséchée ; je répandrai mon Esprit sur ta race » (Is., 44 : 3).
>
> « Vous qui êtes altérés, venez vers l'eau (...) cherchez Dieu tant qu'il se laisse trouver » (Is., 55 : 1-6).

Ce qu'exprime de façon parfaite le psaume quarante-deux :

> *Comme languit une biche après l'eau vive,*
> *ainsi mon âme languit vers toi mon Dieu.*
> *Mon âme a soif de Dieu, du Dieu de vie.*

Vie de l'univers sortant des mains du Créateur, vie du Peuple Saint sortant de la servitude, vie des derniers temps en un mot toute vie donnée aux créatures, c'est ce que symbolise l'eau pour Israël.

Au moment où le Christ apparaît, ces « derniers temps » annoncés par les prophètes se réalisent, la nouvelle création va s'inaugurer. Or, c'est en reprenant à son compte ce symbolisme de l'eau, déjà préparé par des siècles d'histoire biblique, que Jésus va donner à cette nouvelle création sa signification et sa réalisation. Pour découvrir cela, il faut lire l'Evangile selon S. Jean, tout imprégné de sacramentalisme, et profondément marqué par la vie culturelle de la jeune Eglise naissante, comme l'a

bien montré Oscar Sullmann dans son petit livre : « Les sacrements dans l'Evangile johannique ». Le premier des « signes » de Jésus, par lequel il inaugure sa Mission et manifeste sa gloire, est un signe sur l'eau, le miracle de Cana. Et lorsque, sur la Croix, il aura accompli cette œuvre de la « nouvelle création », de son côté transpercé couleront de l'eau et du sang. Donc, dans la présentation que nous en donne Jean, toute la Mission de Jésus, Mission de vie, puisqu'il est venu et a été « élevé » afin « que tout homme qui croit en lui aie la Vie éternelle » (Jean, 3 : 15), est comme enclavée dans le symbolisme de l'eau. Et, entre ces termes extrêmes, toute la vie du Christ sera ponctuée d'épisodes sur l'eau, de la plus grande importance pour saisir la richesse chrétienne de ce symbole. Contentons-nous ici de trois de ces épisodes.

Dans son entretien avec Nicodème, Jésus précise l'annonce des prophètes (Jean, 3 : 1-21). « En vérité, en vérité, je te le dis, personne à moins de naître de nouveau ne peut voir le Royaume de Dieu », cette terre des Promesses ; « personne, à moins de naître de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu ». Cette fois, il s'agit nettement de nouvelle création, des temps eschatologiques de l'avènement du Royaume, de ce Peuple nouveau qui ne relève plus d'une naissance charnelle, d'un privilège de race, mais du souffle de l'Esprit créant dans l'homme une vie nouvelle, une vie qui conduit au Royaume. La conversation avec la Samaritaine, au puits de Jacob, nous fait franchir un pas décisif. Il s'agit de la révélation du don de Dieu, à une femme qui n'appartient pas au Peuple Saint ; or Jésus s'exprime ainsi : « quiconque boit de cette eau (l'eau du puits) aura encore soif ; celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif, mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissant pour la vie éternelle » (Jean, 4 : 1-42). L'eau que l'on boit ainsi, devient dans le fidèle un dynamisme, une force, le conduisant au bonheur de la Terre Promise. Eau et Esprit ne sont plus mis en parallèle, ils sont identifiés l'un à l'autre. L'eau, l'eau vive, qui court dans le cœur du chrétien et lui donne la vie nouvelle, c'est l'Esprit de Dieu, esprit de vie. Cela va être précisé dans

un autre épisode, celui de la fête des Tabernacles (Jean, 7 : 37-38). C'est le dernier jour de cette fête, caractérisé par des prières pour obtenir les ondées d'automne. Comme chaque jour, la liturgie comporte une cérémonie de l'eau : on va en procession puiser à la fontaine de Siloé, en évoquant les « merveilles » de l'eau accomplies durant l'Exode, et en s'orientant, par l'esprit, vers cette effusion d'eau vive annoncée par les prophètes pour les temps messianiques. Alors, selon Jean, Jésus s'écria :

> « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui croit en moi. Comme le dit l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein. Il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui. Car il n'y avait pas encore d'Esprit, Jésus n'ayant pas encore été glorifié » (Jean, 7 : 37-39).

Ce passage, difficile d'interprétation, s'éclaire si on le lit en parallèle avec l'épisode du coup de lance qui voit, du sein transpercé du Christ, un peu d'eau s'écouler. L'eau, symbole de l'Esprit, (nous venons de le voir affirmé sans doute possible) l'eau de la vie, qui apaise toute soif et jaillit jusqu'à la vie éternelle, cette eau annoncée par les prophètes et attendue par le Peuple saint, elle coule sur le monde, mais elle prend source dans le Christ mort. C'est du côté du Christ que l'Esprit de la nouvelle création, avec l'eau vive, va en quelque sorte s'élancer pour envahir le monde. Nous sommes ainsi parvenus à la fine pointe du symbolisme de l'eau. Inutile de chercher à distinguer où à identifier eau et Esprit : ils sont indissociables. L'eau c'est l'Esprit, l'Esprit c'est l'eau. Eau et Esprit, tels sont les deux agents qui, à partir de la mort et de la Résurrection du Christ, vont de nouveau, comme aux premières lignes de la Genèse, faire sourdre la vie sur le chaos, faire passer le Nouveau Peuple Saint de la terre de l'exil à la marche pénible, mais sûre, vers la terre des Promesses. Au désert, le rocher devenait source d'eau vive pour étancher la soif du Peuple ; ici, le véritable rocher, qui est le Christ, va s'entr'ouvrir pour laisser couler sur les siens l'Esprit de vie, grâce auquel toute soif est, à jamais, éteinte (I Cor., 10 : 2-6). C'est là la foi spontanée de la première Eglise, affirmée avec force au jour de la Pentecôte, qui est le jour où cet Esprit fait irruption violente dans le monde :

> « C'est ce Jésus que Dieu a ressuscité, nous en sommes tous témoins. Exalté par la droite de Dieu, et mis par son Père en possession de l'Esprit promis, il l'a répandu. C'est ce que vous voyez et entendez » (*Actes*, 2 : 32-33).

Et Pierre avait commencé ainsi son discours :

> « C'est là ce qui avait été prédit par le prophète Joël : Dans les derniers temps je répandrai mon Esprit sur toute créature » (2 : 16-17).

Ce sont les derniers temps ; la Révélation de l'eau a atteint sa perfection : l'eau c'est la vie de l'Esprit qui, jaillie du Christ en sa Passion et sa Résurrection, coule dans le cœur de tous les regénérés.

Pourtant, cette identification ne rend pas inutile le signe extérieur de l'eau, et la parole à Nicodème garde toute sa force : il faut naître de l'eau et de l'Esprit. L'eau, c'est l'Esprit, mais l'Esprit ne sera donné que dans l'eau. Et Pierre achève ainsi son discours :

« Repentez-vous, et que chacun se fasse baptiser au nom de Jésus-Christ pour

> « la rémission de ses péchés. Vous recevrez ainsi le don du Saint-Esprit, car elle est pour vous la Promesse » (*Actes*, 2 : 38-39).

Et Paul affirmera de nouveau cette jonction :

> « Vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus-Christ, et par l'Esprit de notre Dieu » (*I Cor.*, 6 : 11).

* * *

Mais cette citation de Paul nous oriente vers une autre dimension du symbolisme de l'eau, qu'il nous faut maintenant évoquer. Dimension indissociablement liée à la première. L'eau est aussi purificatrice.

Ici encore, l'âme primitive saisit ce symbolisme, mais en le liant au premier. Alors que pour nous cet aspect de purification, de lavage, semble le plus immédiat, parce que notre contact avec la nature et sa vie passe par une infinité de médiums qui retiennent à leur compte une partie du symbolisme de base, l'homme en contact quotidien avec les forces cosmiques opère spontanément les liaisons. Chez les primitifs, l'eau est la substance magique et médicinale, parce que ce qui donne la vie peut aussi la purifier et la réparer. C'est ainsi que, encore de nos jours, il existe en Cornouaille un puits merveilleux où l'on plonge par trois fois les enfants malades, pour les guérir. L'immersion devient par là riche de tout

un symbolisme. Grâce à elle, le passé se dissout, comme les impuretés ; l'histoire s'évanouit ; rien de ce qui a existé précédemment ne demeure. Si bien que l'on sort de la fontaine comme un être enfant, un « rené », capable de se lancer à neuf dans la grande aventure d'une vie noble. C'est sans doute pour cela que les grands actes religieux des peuples sont toujours précédés d'ablutions rituelles (sur tout cela, lire le chapitre cinq de Mircéa Eliade, *Traité d'Histoire des Relations*).

La Bible va mettre à profit ce symbolisme spontané. Et le grand épisode des eaux destructrices et purificatrices — ne séparons pas ces deux aspects — sera le Déluge. Irrité par le péché des hommes, Dieu « s'afflige dans son cœur » (*Gen.*, 6, 6).

L'eau du ciel va punir l'humanité. Mais un juste, Noé, demeure, épargné, flottant sur les eaux de la colère dans son arche de bois où il a enfermé un couple « de tout ce qui est chair ». Car — et il importe de noter cela — Dieu va faire alliance avec lui. Si bien que de cette purification va sortir une nouvelle humanité, un nouvel ordre du monde, une reprise, en quelque sorte, de la première création : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre » (*Gen.*, 9, 1-17).

Ce que l'eau du Déluge a fait pour les péchés des hommes, les exterminant pour permettre une nouvelle Alliance avec une humanité purifiée, l'eau du Jourdain le fait pour leurs maux corporels et leurs souillures. Naaman le lépreux, qui vit pourtant au pays des fleuves, ne retrouve l'intégrité de sa chair que lorsque venu en Israël il s'est plongé sept fois dans les eaux du Jourdain (*II Rois*, 5, 1-14). C'est d'ailleurs par ce même Jourdain que, la marche au désert s'étant achevée, le Peuple Saint pénètre en Canaan, la Terre des promesses. Et c'est dans ces eaux de guérison que le Christ recevra le baptême de Jean, baptême qui était, nous dit l'Evangile, « baptême de repentir pour la rémission des péchés » (Luc, 3, 3).

Le même approfondissement qui peu à peu conduit à appliquer à la nouvelle création, au renouvellement des temps futurs, le symbolisme de l'eau qui donne la vie, amène un prolongement eschatologique de

l'eau qui purifie. Mais, en accentuant toujours l'aspect positif de cette purification, qui n'est destruction que pour être don de la vie. Donc, aux derniers temps, Dieu versera sur la terre une eau purificatrice. Ce sera comme un déluge (Isaïe, 8, 6-8), mais sur lequel flottera, purifié, le groupe des choisis :

> « Dans mon amour éternel j'ai pitié de toi, dit Yahvé ton Rédempteur. Il en est de moi comme au temps de Noé, lorsque j'ai juré que les eaux de Noé ne submergeraient plus la terre. J'en jure de même à propos de ma fureur sur toi et de mes menaces contre toi » (Isaïe, 54 : 8-9).

Zacharie annonce que

> « en ce jour-là il y aura une source ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem pour le péché et l'impureté » (Zach., 13 : 1).

Mais c'est Ezéchiel qui donnera à ce symbolisme toute sa profondeur, dans un des plus beaux textes de l'Ecriture sur la purification du cœur :

> « Alors je vous prendrai parmi les nations et je vous rassemblerai de tous les pays étrangers et je vous ramènerai vers votre pays. Je répandrai sur vous une eau pure et vous serez purifiés. De toutes vos souillures et de toutes vos idoles je vous purifierai. Je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau. J'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon Esprit en vous et je ferai que vous marchiez selon mes lois et que vous observiez et suiviez mes coutumes. Vous habiterez le pays que j'ai donné à vos pères. Vous serez mon peuple et je serai votre Dieu. Je vous délivrerai de toutes vos souillures » (Ezéch., 36 : 24-30).

Nous sommes ici en face du symbolisme de l'eau en toute sa polyvalence. Eau de purification et de renouvellement. Mais qui aboutit au don de l'Esprit de vie, et par lui au don de la Terre des Promesses. L'eau qui purifie n'est donc pas autre chose que l'eau qui donne la vie ; les deux symbolismes se rejoignent dans cette situation existentielle d'un être pécheur qui n'est plus à créer, mais à recréer.

Le Nouveau Testament n'a plus qu'à épanouir ce symbolisme. Jean-Baptiste le fera par son baptême de repentance et d'eau, qui n'est que l'annonce du baptême dans l'Esprit Saint dont il désigne le véritable auteur :

> « celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'avait dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit Saint » (Jean, 1 : 33).

Mais il est un « signe » accompli par le Christ, et souligné par Jean, qui donne à ce symbolisme son ultime précision : la guérison de l'aveugle-né (Jean, 9, 1-39). Il s'agit ici de l'eau qui donne la lumière parce qu'elle enlève ce qui empêche les yeux de voir. Jésus fait de la boue avec sa salive, met cette boue sur les yeux de l'aveugle, lui ordonne d'aller se laver à la fontaine de Siloé. Mais cela, après lui avoir dit : « Je suis la Lumière du monde ». Puis, retrouvant l'aveugle guéri, en butte aux tracasseries des Juifs, Jésus lui demande s'il croit « en le Fils de l'homme », ce Fils de l'homme que maintenant, grâce aux eaux de Siloé, il « voit »... : Devant la protestation de sa foi, il lui confie : « Je suis venu en ce monde pour exercer un jugement ; pour que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles » (9, 39). Et aux Pharisiens présents il explique : « si vous étiez des aveugles vous n'auriez pas de péché. Mais puisque vous dites : Nous voyons, votre péché demeure » (9, 41). L'eau de Siloé, c'est évidemment l'eau de la guérison ; mais plus profondément c'est l'eau de l'illumination, de ce désillement du regard qui lui permet de s'ouvrir à la Lumière, à la contemplation d'un univers nouveau auquel la cécité rendait étranger. L'eau de Siloé, c'est, en d'autres termes l'eau de la foi. C'est cette ablution qui permet de « regarder » le Fils de l'homme et, en le regardant, de découvrir ce qu'il est, pour pouvoir le suivre. Car, pour devenir disciple, il faut avoir vu le Maître ; et Jean note que c'est par l'invitation : « Viens et vois » que Philippe entraîne Nathanaël auprès du Christ (1, 46), comme il notera au début de sa première lettre qu'il a vu le Verbe de vie. Ce qu'est le don de lumière à un aveugle-né, cette révélation que lui apporte son premier regard sur le monde, cet éblouissement, l'eau de Siloé les donne, parce qu'elle jette subitement l'homme en face d'une Lumière d'un tout autre ordre, du Christ, qui est la Lumière du monde, qui est la jonction de l'humain et du monde merveilleux de la vie divine, de la terre et du Royaume auquel il nous convie. Par l'eau c'est un regard nouveau, sur un monde nouveau. C'est la vision du monde de la foi.

Nous pouvons maintenant comprendre et goûter le grand texte de Paul sur le baptême. Car tout ce symbolisme des eaux que nous venons de déceler dans l'Ecriture — eau de la création et de la vie de l'Esprit, jaillie du Christ ; eau de la purification du péché et de l'illumination par l'abandon du péché — trouve son application et sa réalisation dans le Saint Baptême. Par là, celui-ci devient la jonction de l'expérience humaine la plus authentique, et de la Révélation de Dieu, chargeant cette symbolique naturelle d'une nouvelle dimension. Il est le lieu où l'homme se purifie, dans l'eau, de sa vie passée, pour « renaître » porteur d'une nouvelle vie, celle de l'Esprit, et pour pouvoir ainsi pénétrer dans le monde de la foi, qui est Lumière.

> « Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés ? Nous avons donc été mis au tombeau avec lui par le baptême qui nous plonge en sa mort, afin que comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous menions semblablement nous aussi une vie nouvelle. Car si nous sommes devenus un même être avec lui par une mort semblable à la sienne nous le serons aussi par une semblable résurrection » (*Rom.*, 6 : 3-5).

Enseveli sous l'eau par l'immersion baptismale, le fidèle y abandonne dans ce nouveau déluge son être de péché, sa vie héritée du premier Adam, cette humanité que le Christ a clouée sur la Croix. Mais il ressort de l'eau, recréé, porteur en lui de l'Esprit du Christ ressuscité, Vie, illuminée par la vérité du Christ. Dorénavant sa vie est changée. Il a franchi les flots libérateurs de la Mer Rouge, il est en marche vers la seule vraie Terre promise. Il porte en lui, déjà, la réalisation de la Promesse. Et, pour signifier cela, dans l'antiquité on lui donnait alors à boire, après qu'il eût offert pour la première fois le sacrifice de la Vie, l'Eucharistie, un calice rempli de miel et de lait : les produits de la Terre Promise.

La consécration de l'eau baptismale en la nuit pascale met en lumière toutes ces dimensions du symbolisme de l'eau, et c'est à cette bénédiction qu'il faut recourir si l'on veut comprendre en profondeur le baptême chrétien. Car, comme tout sacrement, il est un signe, mettant en jeu des éléments choisis par Dieu et chargés par lui de toute une signification qui, greffée sur la symbolique naturelle, la dépasse, et nous projette ainsi

dans un univers au-delà du naturel, que seule la foi peut saisir. Les lectures de cette grande Veillée sont toutes tirées de ce que l'on pourrait appeler la geste de l'eau dans la Bible. Récit de la Création qui voit naître l'univers, puis la vie à partir des eaux primordiales. Récit du passage de la Mer Rouge qui voit naître le Peuple saint en sa réalité de Peuple. Lecture d'un passage d'Isaïe où est évoquée la purification des temps eschatologiques. C'est surtout toute la Préface consécratoire qu'il faudrait citer ici. Contentons-nous des passages les plus caractéristiques :

> « O Dieu, au commencement du monde votre Esprit planait sur les eaux pour déposer en elles le pouvoir de sanctifier. O Dieu, en lavant dans les eaux du Déluge les fautes du monde coupable, vous nous avez donné une image du baptême : la puissance de ses eaux détruisit le péché et fit naître la vertu. (...) Que l'Esprit Saint unisse invisiblement sa puissance à cette eau, préparée pour la nouvelle naissance des hommes et qu'il la rende féconde. Ainsi les enfants du ciel, conçus à la vie de sainteté dans le sein très pur de cette source divine, renaîtront, doués d'une nature nouvelle. Comme une mère, la grâce enfantera dans une même jeunesse des fils et des filles de tout âge. (...) Que cette eau soit une source de vie, une eau qui régénère, un flot qui purifie, afin que tous ceux qui seront lavés dans ce bain du salut obtiennent par la grâce du Saint-Esprit la grâce d'une parfaite purification. (...) Que descende dans les profondeurs de cette fontaine la force du Saint-Esprit et qu'elle féconde toute la nature de cette eau, lui transmettant le pouvoir de donner la vie nouvelle. Qu'ici toutes les taches du péché soient effacées. Qu'ici la nature humaine créée à votre image et rétablie dans sa dignité première soit purifiée de ses vieilles souillures, afin que tout homme qui aura reçu ce sacrement de la seconde naissance renaisse dans la parfaite innocence d'une enfance nouvelle ».

Et c'est en chantant le Psaume « comme languit une biche après l'eau vive » que l'on porte triomphalement, en procession, l'eau sainte aux fonts baptismaux. Car cette eau consacrée représente pour l'Eglise un trésor.

* * *

Tel est le sens profond de l'eau dans l'Eglise. L'eau c'est l'Esprit Saint, et le moyen voulu par le Christ pour donner aux hommes la vie nouvelle en cet Esprit Saint, qu'il est venu instaurer sur la terre. Tout l'humain est ici assumé, et ce que la croyance naïve des religions primitives attribuait de vertu divine à cet élément, d'où elle savait venir la vie, tout cela est absorbé dans une vue plus haute. Magie, dira-t-on. Pur aspect accidentel d'un mystère plus profond, qui ne gagne rien à s'incarner dans des rites primitifs transportés jusqu'à nous dans l'histoire de

l'« Ancienne » Alliance, diront certains catholiques. Qui ne voit combien cette dernière position est une insulte non seulement à l'Eglise — qui a jugé bon de conserver en elle toute une symbolique juive et primitive — mais au Christ Jésus lui-même qui s'est servi de ces rites, et a voulu que, jusqu'à la fin des temps messianiques qu'il inaugurait, ce soit par eux que le fruit de sa croix passe dans le monde. Quant au reproche de magie (qui est moins grave, puisqu'il vient le plus souvent de non-catholiques, non familiarisés avec la mystérieuse pédagogie divine) il suffit pour le détourner de réfléchir sur l'usage que l'Eglise fait de ces signes sensibles. Elle n'en use que dans un contexte de foi. Et c'est toujours au Christ, qui par eux — comme l'artiste par son outil — touche le monde, qu'elle s'adresse. Entre l'instrument et le talisman, il y a un abîme. Nos sacrements, avec leur contenu sensible, sont des instruments du Christ. Et dont seuls des « hommes de foi » peuvent profiter. Mais cela exige que ces « fidèles » connaissent le sens profond du rite auquel ils se prêtent, et qu'ils l'exécutent d'une façon qui soit un... « signe ».

Frère J. M. R. Tillard, O. P.

Celle qui dansait avec les anges

(La bienheureuse Lucie de Narni)

Narni, une petite ville abrupte serrée dans ses remparts et ses rochers ; un campanile transpercé d'azur ; au loin des sommets et, dans les profondeurs d'une vallée bleuâtre, une rivière, la Néra.

— Regardez-la : c'est Lucie, la petite Lucie des Brocadelli qui danse la ronde avec les anges.

Ainsi chuchotent les commères en groupe non loin de l'enfant qui, bras étendus et doigts serrés pour ne lâcher point les mains invisibles, tourne et sourit, en répétant une chanson qui ne vient pas de la terre.

Que ne dit-on pas de cette fille aînée de Bartolommeo Brocadelli — le trésorier de la commune — et de Gentilina Cassio ? Lucie, que suivront sept garçons et trois filles, doit son nom au jour de sa naissance, le 13 décembre de l'année 1476. On prétend qu'une religieuse dominicaine, dont nul ne sut jamais le nom, a veillé sur son berceau. A cinq ans, Lucie a eu trois jours d'extase : la Vierge lui a confié l'Enfant Jésus que la petite fille couvrait de caresses et de baisers. On sait bien que Lucie vit familièrement avec les anges et les convie naïvement à se réjouir avec elle, se joint à leurs rondes — à ces danses d'ineffable joie que Fra Angelico et Botticelli ont essayé de peindre — et célèbre sur les harpes du paradis le bonheur sans fin d'aimer Dieu. A sept ans, elle s'est fiancée à Jésus et saint Dominique lui a remis un scapulaire incorruptible.

Toutes ces merveilles, Lucie, qui ne sait mentir ni dissimuler, les révèle comme elle raconte les menus faits de sa vie d'enfant, avec une sincérité si évidente que les voisins, attendris, devinent auprès d'eux la présence des neuf chœurs célestes.

Avec le consentement de son confesseur, Lucie s'est pour toujours donnée à Dieu ; elle a douze ans, et déjà son père songe à la marier, mais avant qu'il ait trouvé un prétendant acceptable, Lucie devient orpheline, confiée à la tutelle de ses oncles, seigneurs influents de Narni

où ils passent pour de bons chrétiens. Ils ne veulent d'ailleurs que le bien de leur nièce, selon un travers assez courant, ils exigent que Lucie soit heureuse à leur manière.

A quatorze ans, alors que les jeunes filles de son temps ne songeaient ordinairement qu'à l'amour et à la parure, Lucie aspire au silence et à la bure dominicaine. Sa mère paraît, sinon l'encourager, du moins accepter sa vocation. Aussi, l'enfant est séparée de Gentilina, obligée de revêtir des robes somptueuses ; on la traîne dans des réunions mondaines et des bals. Un mariage est décidé, mais les terribles oncles se doutent bien qu'elle n'acceptera pas le fiancé qu'ils lui ont choisi. Qu'importe la volonté d'une adolescente ! Chez l'un d'eux sont mandés le prétendant et un notaire chargé de dresser le contrat. Puis on amène Lucie, qui ne se doute de rien. Un des oncles s'empare de sa main et le jeune homme enfile prestement un anneau au doigt de la fiancée malgré elle, tandis que le notaire commence à écrire.

Ce n'est qu'un instant de stupeur. Puis Lucie arrache la bague, la piétine, et, comme le prétendant effaré risque un mouvement vers elle, la jeune fille le gifle et s'enfuit.

Selon les mœurs du temps, on ne dut pas lui ménager les châtiments corporels. Est-ce pour cela que l'année suivante, ses oncles ayant déniché un autre fiancé, Lucie tomba malade et se désespéra, comme si sa belle énergie l'avait abandonnée ?

Voici qu'une lumière de paradis inonde sa chambre, son lit, tout son être. Dans cette aurore rayonne Marie, escortée de sainte Catherine de Sienne et de la martyre Domitille — probablement la sainte du jour — et Lucie reçoit de la Vierge le conseil le plus surprenant : se soumettre à la volonté des siens, épouser le comte Pierre (la chronique ne le désigne que sous ce nom). L'époux respectera le vœu de la jeune fille et, pour signe, Lucie sera guérie le lendemain.

Bientôt, après avoir consulté son confesseur, elle conclura avec le comte Pierre cet étrange mariage qui les conduira tous deux à la vie religieuse et dont il ne manque pas d'exemples dans l'histoire des saints.

Lucie est devenue, à seize ans, maîtresse de maison ; elle a grand soin de ses serviteurs, elle les soigne, les aide, leur lave les pieds le Jeudi-Saint ; mais aussi elle surveille leur conduite et leurs dévotions avec une certaine sévérité. Sévère plus encore pour elle-même, elle charge une de ses servantes de la flageller d'épines, dort sur la terre nue ou, si elle consent à occuper son lit, serre entre ses bras un grand crucifix.

Parfois, la petite comtesse s'attife en servante et descend laver son linge à la Néra ; les sentiers si durs à remonter avec un faix de linge mouillé sur la tête lui représentent la voie ardue qu'elle a choisie pour atteindre son paradis. Dieu lui donne pouvoir sur les eaux. De la Néra, elle sauve un jour le comte Pierre, une autre fois deux de ses compagnes qui, près d'être englouties, sont soutenues sur la rivière par les invisibles mains des amis de Lucie.

Agnès la martyre, Agnès de Montepulciano et Catherine de Sienne descendront du ciel pour l'aider, durant une famine, à pétrir le pain des pauvres.

Et, comme il advint à Elisabeth de Hongrie, le pèlerin que Lucie installe dans son propre lit se révèle être le Crucifié.

Cependant, le comte Pierre se lassait-il de cette vie exceptionnelle ? Avait-on calomnié Lucie ? Toujours est-il que son attitude envers elle changea brusquement. Il l'accabla de tant de soupçons et de reproches que la jeune comtesse crut licite de s'enfuir, une nuit, pour gagner « le désert ». Elle n'alla pas très loin, car elle croisa deux voyageurs : saint Dominique et saint Pierre de Vérone, qui lui ordonnèrent de rentrer chez elle et d'attendre l'heure fixée par Dieu.

Lucie eut beau se hâter, elle ne réintégra le logis conjugal qu'à l'aurore. Son mari alors ne douta plus de la trahison. Emprisonnée dans un réduit obscur, vivant de pain et d'eau, la jeune femme ne fut libérée qu'à Pâques, après de longues semaines d'« expiation ». Mais la liberté s'offrit à elle plus large qu'elle n'eût osé l'espérer : le comte lui permettait de mener l'existence de son choix. Par quelle contradiction sera-t-il aussi furieux lorsque Lucie paraîtra, après l'Ascension de 1494, revêtue de

l'habit du Tiers-Ordre régulier de Saint-Dominique ? Peut-être des railleries l'avaient-il exaspéré ? Tant et si bien qu'il mit — tout simplement — le feu au couvent, et que les supérieurs jugèrent prudent d'expédier Lucie à Rome, puis à Viterbe.

Elle peut désormais se consacrer à la prière et, par-dessus tout, à méditer sur la Passion dont les stigmates ne tardent pas à sceller sa chair.

« Je suis pleine de misères, avoue-t-elle dans une prière dont le manuscrit nous est parvenu. Toi, plein de bonté. Tout est à Toi. Les péchés sont à moi...

« Amour, amour qui enflammes le monde, ô mon Maître, il est fou celui qui ne t'aime pas... »

Il y avait trois ans que Lucie était à Viterbe lorsqu'elle reçut la visite du comte Pierre qui n'arrivait pas, cette fois, avec des intentions incendiaires. La vue des stigmates, la parole de Lucie achevèrent sa conversion. Il devait mourir sous l'habit des frères mineurs, quelques semaines avant son épouse.

Lucie avait opéré plusieurs guérisons et le bruit en parvint jusqu'à Hercule d'Este qui régnait à Ferrare. Au milieu de ses bals, de ses fêtes mythologiques, de ses préoccupations artistiques et littéraires, Hercule eut le caprice de recevoir chez lui cette thaumaturge. Le pape Alexandre VI ordonna à Lucie d'obéir, mais les gens de Viterbe eurent vent du projet et refusèrent de la laisser partir. On ne trouva rien de mieux, à Ferrare, que de faire enlever Lucie par une troupe armée. L'alarme fut donnée, le coup de main échoua, il ne restait qu'à négocier. Des ambassadeurs de Viterbe déclarèrent à Rome que Lucie était heureuse parmi eux et ne songeait pas à les quitter. Les gens du peuple, eux, affirmaient qu'ils la tueraient plutôt que de la céder à Ferrare ! Comme on soupçonnait sa mère de pousser Lucie au départ, la communauté chassa la pauvre Gentilina. Toute la cité en rumeur, la malheureuse Lucie pleurant nuit et jour, les Dominicains divisés, bref, une incroyable tempête au sujet de la présence ou de l'absence de cette petite religieuse qui ne souhaite que l'effacement.

Enfin, sur l'intervention du secrétaire d'Alexandre VI, Mgr Felino Sandei, Lucie sort de Viterbe le 14 avril 1499, dans un panier de linge porté à dos de mulet. Un court arrêt à Narni lui permet de revoir sa mère, puis c'est l'arrivée triomphale à Ferrare où Lucie est accueillie en souveraine.

Le duc de Ferrare, plein d'enthousiasme, poussait à la fondation d'un monastère dont la nouvelle venue serait prieure ; cent religieuses au moins le peupleraient et pour que ce chiffre fût atteint tout de suite, Hercule, arbitrairement, les fit sortir d'autres monastères. Tandis qu'il maniait avec entrain le pavé de l'ours, Lucie était l'objet de sournoises et continuelles persécutions dont elle ne voulait pas se plaindre. Elle sentait bien que les apparences justifiaient presque cette attitude à son égard, qu'on la rendait responsable forcément des abus de pouvoir d'Hercule. Après une difficile période d'adaptation, Lucie finit par grouper autour d'elle un petit noyau de disciples que la voix populaire béatifiera : Béatrice, Dorothée, Cécile, Eustachie et Jeanne lui apporteront quelques consolations avant les dernières épreuves qui sublimeront sa sainteté.

Vers 1503, une nouvelle prieure est élue, sœur Marie de Parme ; la protection encombrante du duc Ferrare a-t-elle abandonné Lucie ? Voici qu'un revirement se produit dans la communauté. Jusqu'ici, on n'avait reproché à la fondatrice que les circonstances de son élévation et sa personne même n'avait pas subi d'attaques. Maintenant, on doute des stigmates de Lucie. Par humilité, elle a demandé que cessât l'effusion de sang et elle a été exaucée. Restent les cicatrices, qu'on l'accuse d'avoir tracées elle-même. On la traite en simulatrice, en pécheresse, on lui défend de sortir, de parler à qui que ce soit, son confesseur excepté. Puis, elle est même gardée à vue. Elle tombe malade, mais, à part sa gardienne, nul ne doit approcher de sa cellule.

Vivait alors une autre stigmatisée, de dix ans plus jeune que Lucie, une pauvre tisserande du Piémont, Catherine de Racconigi, qui avait été fiancée à Jésus à l'âge de cinq ans. Catherine, apprenant ce que souffrait Lucie, souhaita vivement la voir. Alors une fois de plus, les anges

intervinrent pour consoler celle qu'ils réjouissaient enfant ; la tradition assure qu'ils transportèrent Catherine auprès de Lucie et que les deux bienheureuses se réconfortèrent surnaturellement l'une l'autre.

Oubliée des gens de Ferrare qui avaient tant désiré sa venue et des gens de Viterbe qui se soulevaient à la seule annonce de son départ, Lucie mourut à trente-huit ans, déjà ensevelie dans l'ombre.

Mais sur son tombeau, les miracles éclatèrent si nombreux qu'on la proclama rapidement bienheureuse. Patronne de Ferrare, elle repose dans la cathédrale, et le Missel Dominicain rappelle sa fête le 16 novembre.

Luce Laurand

Halsou (Basses-Pyrénées)

Passion et résurrection de Anne Frank

Elle a treize ans quand *ils* doivent, sa famille, elle et quelques amis, se cloîtrer dans l'annexe d'un pavillon d'arrière-cour à Amsterdam. Jour et nuit durant vingt mois ils sont à la merci de la Feld-Polizer qui finit par les découvrir le 4 août 1944. Dans sa prison improvisée Anne rédige un journal qu'elle appelle Kitty. Comme elle est intelligente, très intelligente, on ne lui en passe pas comme on veut. Elle a des yeux et des oreilles pour tout. Elle lit, se cultive du mieux qu'elle peut : c'est-à-dire, dans les circonstances, un peu au hasard. *Kitty* est la récapitulation de sa vie du 12 juin 1942 au 1er août 1944.

Que lui apprend la vie ? Un peu de tout, mais d'abord la difficulté d'être avec les grandes personnes. Quelle différence avec l'école ! « Se pourrait-il que notre séjour ici soit plus difficile pour les grands que pour les jeunes ? ». Non. Pourquoi *non* ? Parce que « les gens plus âgés ont formé leur opinion sur tout et ils n'ont plus cette hésitation devant leurs actes » qu'ont les plus jeunes qui cherchent toujours du neuf. Et puis ? « Ils nous prennent toujours au sérieux quand nous disons des choses pour rire, et ils rient quand nous avons l'air sérieux ». Est-ce une fatalité ? Quand les grandes personnes avec toute leur psychologie et leur savoir et « leur expérience » comme elles disent, en arriveront-elles à comprendre les enfants ?

Oh ! ce n'est pas tout. Il y a leurs rivalités. Pour des riens. Très bizarre, « très bizarre oui, que les grandes personnes se disputent aussi facilement ». Mais n'est-ce pas là le jeu des enfants ? Qu'elle n'exagère pas tout de même ! Ces petites querelles, inévitables presque quand on vit serrés les uns sur les autres, sont souvent le prélude des grandes amitiés.

---

* Citations, à la suite, d'après *Journal de Anne Frank.* Traduit du hollandais par T. Caren et S. Lombard. Aux Editions Calmann-Lévy, Paris, s.d., pp. 302-3 ; 54, 260, 302, 70, 192, 261, 302-3 ; 246, 277. Traduit en plusieurs langues le *Journal* fut souvent adapté à la scène. Succès de la présente saison théâtrale à Paris, au Théâtre Montparnasse.

S'il n'y avait que cela ! Mais vous entendez ? Les sirènes, les avions, les canons antiaériens. C'est affreux. « Pourquoi les hommes sont-ils si fous ? Je ne croirai jamais que seuls les hommes puissants, les gouvernants et les capitalistes soient responsables de la guerre. Non... Les hommes sont nés avec l'instinct de détruire, de massacrer, d'assassiner et de dévorer ; tant que l'humanité, sans exception, n'aura pas subi une énorme métamorphose, la guerre fera rage, les reconstructions, les terres cultivées seront détruites à nouveau, et l'humanité n'aura qu'à recommencer ».

Quel siècle ! Après tant d'empires, tant de culture, tant de technique ! Ce n'est plus seulement le corps qui est malade ; le cancer ronge du dedans. L'âme du monde est touchée. Il y a de quoi ralentir l'enthousiasme de l'adolescence : « Tout idéalisme est écrasé et anéanti. Les hommes révèlent leurs qualités les plus laides, la vérité, le droit et Dieu sont mis en doute ». Voilà le monde des civilisés ! Voilà le monde qui va l'accueillir si jamais elle sort de sa cachette ! Oui, « la jeunesse est plus solitaire que la vieillesse ». Elle avait lu cette phrase sans y penser ; aujourd'hui elle découvre sa vérité.

* * *

Anne Frank, petite pessimiste, direz-vous ; c'était trop pour elle ; elle aurait dû attendre pour juger. Mais attendez vous-mêmes. Plutôt, la suite...

Cernée en fait malgré elle, à un âge où la vie d'une adolescente est déjà passablement difficile, mise en demeure par les faits de choisir chaque jour entre la peur et l'espoir, entre l'amour et la haine, entre Dieu ou le néant, Anne donne la réponse de l'adulte fort : « Je ravale mes larmes... Je tiendrai le coup, je ferai mon chemin ». « Beaucoup de choses nous manquent ici, beaucoup, et depuis longtemps... J'ai la nostalgie de l'air, de la liberté. Mais je me suis mise à croire que nous avons le privilège d'avoir une compensation énorme à toutes ces privations ». Une compensation énorme ? « Je veux dire une compensation de l'âme »... En

regardant au dehors, et en embrassant d'un regard droit et profond la nature, j'étais heureuse, rien d'autre qu'heureuse. Et tant que ce bonheur est en toi... tant que tu es capable de le ressentir, il te reviendra toujours. On peut tout perdre, la richesse, le prestige, mais ce bonheur dans ton cœur ne peut que s'assombrir, tout au plus, et il te reviendra toujours, tant que tu vivras. Tant que tu lèveras les yeux, sans crainte, vers le ciel, tu seras sûr d'être pur et tu redeviendras heureux, quoi qu'il arrive »...

Trois mois plus tard, le 3 mai de la même année fatale 1944 : dans l'annexe toujours. La tension, la nervosité, l'hystérie, toutes les souffrances s'accumulent. *Lâcher* comme on dit ? Il n'en est pas question... « Pourquoi serais-je désespérée ?... Je me sens grandir intérieurement ». Quelques jours avant le 4 du mois suivant, elle écrit avec la certitude d'Antigone en face de Créon, ou celle de la Vierge Marie devant *son* mystère, la page célèbre qui la rend immortelle à travers les siècles et déjà inoubliable : *Je vois le monde transformé de plus en plus désert, j'entends, toujours plus fort, le grondement du tonnerre qui approche, et qui annonce probablement notre mort ; je compatis à la douleur de millions de gens, et pourtant, quand je regarde le ciel, je pense que ça changera et que tout redeviendra bon, que même ces jours impitoyables prendront fin, que le monde connaîtra de nouveau l'ordre, le repos et la paix. En attendant, il s'agit de mettre mes pensées à l'abri, et de veiller sur elles pour le cas où, dans les temps à venir, elles seraient peut-être encore réalisables.*

* * *

On sait la suite. Après la descente des policiers, il y a eu la dispersion, les camps ; pour madame Frank, Anne et Magot sa sœur, la mort. Les propos recueillis tout dernièrement par des gens qui l'ont vue après, nous font deviner une fois de plus le mieux et le pire : « Elle maigrissait. Sa gaîté avait disparu, mais elle restait vive et affectueuse... Elle a gardé son visage jusqu'à la fin ». Un autre témoignage paru dans *Le Figaro Littéraire* du premier février dernier, témoignage terriblement émouvant : « Je la vois toujours debout devant la porte, regardant la route où l'on

poussait un groupe de jeunes romanichelles entièrement nues vers le four crématoire. Anne les suivait des yeux en pleurant. Et elle pleura aussi quand nous défilâmes devant les enfants hongrois, ces enfants qui attendaient depuis douze heures, nus sous la pluie, leur tour de passer à la chambre à gaz. Anne me poussa du coude en disant : — Regarde donc leurs yeux. — Elle pleurait, alors que la plupart de nous n'avaient plus de larmes depuis longtemps... »

Anne Frank mourut au camp de Belsen en mars 1945. Fièvre typhoïde ? Epuisement ? Le four ? On ne l'a jamais su exactement.

* * *

La merveilleuse enfant !

Par elle et par tant d'autres juifs de notre siècle qui ont souffert comme elle la passion et la mort des prisons et des camps, le peuple élu apparaît constamment présent à l'histoire humaine pour expliquer sa souffrance et lui en indiquer le sens rédempteur. Peuple choisi à jamais. Choisi pour démontrer la souffrance à l'état brut, cette souffrance de l'innocent qui scandalise tellement Camus : souffrance de Abel, souffrance des fils et de la mère des Maccabées sous Antiochus, des Saints Innocents sous Hérode, du Christ sous Pilate, de Edith Stein, de Anne Frank sous Hitler...

« Qui nous a marqués ainsi ? » se demande-t-elle le 11 avril 1944. « Qui a décidé l'exclusion du peuple juif de tous les autres peuples ? Qui nous a fait tant soufrir jusqu'ici ? C'est Dieu qui nous a faits ainsi, mais aussi, ce sera Dieu qui nous élèvera. Si, en dépit de ce fardeau que nous portons, nombre d'entre nous survivent toujours, il faut croire que des proscrits, les juifs deviendront un jour des exemples. Qui sait, un jour viendra peut-être où notre Ancien Testament enseignera le bien au monde, donc à tous les peuples — et c'est là la seule raison de notre souffrance ». — L'attitude à garder : « Courage ! — Soyons conscients de notre tâche sans nous plaindre, et soyons sûrs de notre salut. Dieu n'a jamais laissé tomber notre peuple. Au cours des siècles, nous avons été

obligés de souffrir et, au cours des siècles, nous avons aussi gagné en force ; les faibles tombent, mais les forts survivront et ne tomberont jamais ». Anne ne parle pas du Christ. Sa souffrance comme sa religion reste de l'Ancienne Alliance. On le sent bien quand elle écrit, par exemple : « La mauvaise action d'un juif retombe sur tous les juifs ; tandis que la mauvaise action d'un chrétien, il en reste responsable que pour lui-même ». Si elle avait sû ! Si on lui avait dit ! Qu'elle l'aurait aimé et compris cet autre fils de sa race, Jésus Christ ! Lui aussi est passé sur la terre pour offrir et donner sa vie à l'humanité. Elle n'aurait peut-être pas accepté de croire que Jésus fut en surplus le Fils même de Dieu. Plutôt, ce qui nous émeut, nous chrétiens, dans son cas, c'est qu'elle ait pressenti sous le coup même de l'épreuve que la souffrance pure pouvait servir à l'amélioration de la condition humaine.

Elle reste de l'Ancien Testament, mais nous la sentons si prête de nous ! Je connais telle étudiante à l'université qui depuis que nous lui avons parlé de la passion de Anne la prie tous les soirs. Nous avons comme un pressentiment qui dépasse la simple émotion qu'elle est avec nous comme elle fut sur la terre avec son peuple. A cause de son espérance, elle serait donc sauvé ? C'est exact. De notre point de vue, elle est de l'Ancienne Loi, mais du point de vue de Dieu qui est tout-puissant, qui voit tout d'un seul et unique coup d'œil. — C'est parfois différent. N'est-ce pas Lui l'interprète et le seul vrai juge de la vie et de la passion de Anne Frank ? Dieu tient compte de la bonne volonté des consciences, il sait le passé et le présent de chaque âme. Ses voies ne sont pas nécessairement les nôtres, et sa miséricorde dépasse souvent les bornes de notre justice. Il devient donc normal que nous plaçant du point de vue des perspectives pascales, nous pensions que notre amie Anne, image moderne de la souffrance du Juste, soit déjà sauvée pour avoir espéré. Comme nous, nous serons sauvés pour avoir crû. Ce n'est donc pas faux de prier tous les soirs Anne Frank, petite sœur courageuse de Judith, Esther, de Anne la Prophétesse et de Marie de Nazareth.

Benoît Lacroix, O. P.

Le grand théâtre du monde

All the world's a stage,
And all the men and women merely players :
They have their exits and their entrances ;
And one man in his time plays many parts.

(SHAKESPEARE, *As you like it,*
Act II, scene VII)

Cette image, qui fait du monde un vaste théâtre où hommes et femmes jouent leur rôle, est très répandue dans la littérature universelle. On l'associe le plus souvent à une autre image : celle du rêve comme figure de la vie. C'est encore Shakespeare qui nous rappelle, dans « La Tempête », que « nous sommes cette étoffe dont les rêves sont faits ; et notre courte vie est entourée de sommeil », et, avant lui, Sophocle (dans l'Ajax) : « je le vois, nous ne sommes rien d'autre que des rêves : notre vie n'est qu'une ombre fugitive ». Ces images du théâtre et de rêve remontent toutes deux à un temps immémorial ; elles sont sous-jacentes à toute une partie de la littérature dite « folklorique ». Le grand poète du siècle d'or espagnol, Calderon de la Barca, en a fait une brillante illustration dans deux de ses « autos sacramentales » : *Le grand théâtre du monde* et *La vie est un songe.*

Dans « Le grand théâtre du monde », l'auteur s'adresse au Monde et lui demande de monter une pièce avec les décors convenables, les divers âges du monde, etc... Puis l'Auteur fournira au Monde les différents personnages qui, entrant par la porte de la naissance, viendront jouer leur rôle de Roi, de Beauté, de Sagesse, de Riche, de Laboureur ou de Pauvre ; à la fin ils sortiront tous par la porte de la mort et, déposant leur rôle, seront jugés sur la façon dont ils l'ont joué :

« l'un et l'autre recevra
le salaire mérité,
en chaque rôle, on le gagne
la vie humaine n'étant
que représentation ».

« La vie est un songe » est de la même ampleur symbolique. Après la parade cosmologique des quatre Eléments, on assiste au réveil de l'Homme, vêtu de peaux de bêtes, au fond d'une sombre caverne. La Grâce le guide hors de son cachot, les Eléments le vêtent de riches habits, la Raison et le Libre-Arbitre le parent comme un roi. L'Homme, dédaignant la Raison et caressé par le Libre-Arbitre, se laisse séduire par l'Ombre et tombe dans un sommeil léthargique. Au réveil, l'Homme se retrouve en son état primitif, enchaîné au fond de la caverne obscure. Le Savoir vient le délivrer, prend sur lui les chaînes et triomphes de l'Ombre. Dans l'apothéose finale, l'Homme se demande s'il rêve :

« ...si c'est là dormir aussi,
qu'il n'y ait point de réveil ! »

et le Pouvoir lui répond :

« Et puisque ce que tu vis,
tu le songes, car la vie
est un songe, de nouveau
ne perds pas un si grand bien... »

La double assimilation de la vie à un rêve et du monde à un théâtre est passible d'un grand nombre de transpositions. Ainsi, dans la cosmologie traditionnelle hindoue, la création du monde est parfois assimilée à un jeu (en sanscrit « lîlâ »), par exemple dans le Brahma Sûtra II, 1, 32-33 :

« L'activité créatrice de Brahma n'est
liée à aucune nécessité contraignante ;
mais correspond à un jeu, au sens
ordinaire du mot ».

Le sens du mot sanscrit « lîlâ » est à rapprocher de notre mot « jeu » désignant au Moyen Age les premières représentations théâtrales, sens conservé aussi bien dans l'anglais « play » que dans l'expression « jouer une pièce ou un rôle ». Le « jeu » médiéval, à son origine, ne prétendait

à rien moins qu'à illustrer l'histoire « chrétienne » du monde à partir de la création du premier homme, ce qui justifie pleinement le rapprochement fait avec le mot « lîlâ » tel qu'employé plus haut.

L'image du rêve, d'autre part, a fourni aux écrivains hindous l'illustration idéale d'un monde illusoire. Pas plus que Calderon, les maîtres hindous n'ont jamais prétendu nier la réalité relative au monde extérieur ou la liberté relative des vivants ; mais, assimilant la vie à un rêve, ils invitaient leurs disciples à se libérer de leur perception illusoire du monde (c'est, sous une autre forme, le mythe de la caverne de Platon). Comme le rêveur produit de toutes pièces son rêve, ressemblant en cela à l'auteur de théâtre, ainsi la Personne intérieure (Purusha) crée les rôles aussi bien que les fantoches qui les jouent. La plupart des hommes s'identifient à l'un ou à l'autre de ces fantoches, comme le rêveur à l'une ou l'autre des figures du rêve, ou l'acteur à son rôle. Seul le « réveil », dans l'un ou l'autre cas, peut permettre une vue juste, conditionnée par la perception de l'auteur véritable, c'est-à-dire de la Personne intérieure qui seule est libre. Ce « réveil », les Hindous l'ont appelé « délivrance » (mukti).

On a accoutumé aussi d'illustrer cette idée de la liberté très relative des acteurs ou des figures de rêves par le jeu des marionnettes mues par un fil invisible ; il semble bien d'ailleurs que ce jeu de marionnettes ait été inventé afin d'offrir à l'homme une copie de lui-même. Ainsi en est-il du moins du théâtre de marionnettes que l'on retrouve fréquemment en Orient [1]. Pareille illustration n'est cependant pas particulièrement aux Orientaux, puisque Platon lui-même y fait allusion dans « Les Lois » (I, 644) : « Considérons, dit-il, chacun de nous, êtres animés, comme une marionnette fabriquée par les Dieux : soit que la composition en ait été pour ceux-ci un objet d'amusement, ou qu'ils y aient mis un certain sérieux ; car c'est une chose en vérité dont nous ne connaissons rien ! ». Plus loin, développant la même figure, il fait allusion au « fil

1. Cf. *The Puppet Complex*, by A. K. Coomraswamy, in the *Bugbear of Literacy*, London.

d'or et sacré » qui correspondrait, semble-t-il, au « fil de l'esprit » (Sûtrâtman) de la Brihadâranyaka Upanishad, III, 7, 1 : « Connais-tu, ô Kapya, ce fil qui tient ensemble les mondes et toute chose ? ».

A propos des marionnettes, il est très intéressant de remarquer aussi que certaines danses traditionnelles (à Bali, notamment) semblent avoir pour effet de transformer le danseur en une véritable marionnette. C'est alors que, guidé seulement par le fil de l'enthousiasme que Platon nomme divin, il s'identifie parfaitement à la Personne intérieure et devient la figure la plus exacte du sage retiré en soi qui joue son rôle comme ne le jouant pas, c'est-à-dire comme un acteur, parce que derrière le rôle et l'acteur il connaît l'auteur et s'identifie à lui.

On voit qu'il s'agit là d'une image symbolique qui pourrait prêter à de nombreux développements dans des domaines assez divers, mais qui tous concernent de près ou de loin le problème de la liberté humaine.

Simone Weil a repris, sous un autre angle, la même idée et l'a développée à sa façon : « A un moment donné on n'est pas libre de faire n'importe quoi. Il faut accepter aussi cette *nécessité* interne. Accepter ce qu'on est, à un moment donné, comme un fait... Théâtre. Le théâtre doit rendre la *nécessité* extérieure et intérieure... Choix illusoire. Quand on croit qu'on a le choix, c'est qu'on est inconscient, enfermé dans l'illusion, et on est alors un jouet. On cesse d'être un jouet en s'élevant au-dessus de l'illusion jusqu'à la *nécessité*, mais alors il n'y a plus de choix, une action est imposée par la situation elle-même clairement aperçue. Le seul choix est celui de monter ». (Cahier I, pages 92-93).

Nous avons souligné dans le texte le mot « nécessité » pour en faire ressortir la portée profonde ici ; c'est cette nécessité qui nous ramène au théâtre — on connaît la place de la nécessité dans le théâtre grec que simone Weil aimait tant. Cependant, l'être vivant n'est pas enfermé irrémédiablement dans la nécessité, puisqu'il y a choix encore : « le seul choix est celui de monter », c'est-à-dire l'élévation sur le plan vertical, vers la compréhension de l'Idée universelle qui meut le théâtre. Cette compréhension délivre l'acteur d'une fausse identification à son rôle.

Connaissant le jeu et le jouant avec détachement, il acquiert la docilité de la marionnette ; mais c'est alors, paradoxalement, qu'il n'est plus un jouet, parce qu'alors seulement il est libre.

Nous n'avons pu, évidemment, qu'effleurer ici un sujet qui a rempli les siècles de son écho ; mais notre projet suffit à illustrer le cheminement d'une idée universelle à travers le temps et l'espace. Il serait de grand intérêt, sans doute, de regrouper ainsi la littérature universelle autour de certains thèmes ou de certaines images fondamentales. En plus d'y apprendre « qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil » (Eccl. I, 9), on y verrait peut-être le rôle minime que tient dans ce grand théâtre des idées du monde la petite figurante trop souvent fantaisiste et bizarre qu'on a convenu d'appeler la littérature moderne.

Jean-Claude Dussault

Adolescence et amour

Le problème actuel

Généralité des fréquentations chez les adolescents

Les fréquentations entre adolescents et adolescentes se généralisent de plus en plus. Ces fréquentations entretenues à un âge qui exclut la possibilité d'un mariage prochain, saint François de Sales les nommait « amourettes »[1]. Ce terme est celui que donne le dictionnaire et il est encore assez fréquent, mais on utilise aussi : fréquentations prématurées, fréquentations précoces, « petites » fréquentations, etc.

Elles sont maintenant considérées « comme étant un phénomène général »[2] dans les milieux étudiants, mais on les retrouve souvent aussi chez les enfants de nos écoles paroissiales. A ce sujet, on écrivait très justement : « Cette mode, assez répandue dans nos collèges, nos écoles et nos couvents, comporte une série de traditions plus ou moins recommandables : on s'embrasse à la fin de la sortie, on se tient sans cesse par le bout des doigts, on va ensemble au cinéma (adulte, s'il vous plaît) et, vers les quatorze ou quinze ans, on danse ensemble, on s'en va dans des excursions éloignées sans surveillance, on se balade en automobile, on se permet des marques d'affections plus intimes. Bref, on joue aux fréquentations dans le grand style, même si l'on n'a pas l'intention de se lancer dans le « grand amour ».

« Comment expliquer que cette coutume se généralise chez nous ? La réponse se trouve dans la pression du milieu social. D'excellentes fillettes de treize ou quatorze ans — encore des enfants aux yeux de leurs parents — m'ont affirmé avec le plus grand sérieux qu'elles ne voyaient pas comment elles ne pourraient pas sortir régulièrement avec tel garçon. La raison ? Tout le monde le fait ! Cet argument est sans appel. La peur

1. *Introduction à la vie dévote*, Montréal, Fides, 1947, pp. 182-185.
2. *Education sentimentale*, Programme de la J.E.C. pour 1953-1954, Montréal, p. 25.

d'être isolées, d'être rejetées du milieu où elles vivent, entraîne ces fillettes à des fréquentations auxquelles rien ne les a préparées » [3].

Difficultés et devoir de la chasteté chez les adolescents

Ces aventures sentimentales, qui sont des pratiques présomptueuses en ce qui concerne la chasteté, ne sont pas de nature à favoriser un dénouement sain de la crise que traverse l'adolescence. Même sans elles, la crise de l'adolescence constitue déjà par elle-même une période très difficile, sur laquelle S.S. Pie XII notamment attirait l'attention des mères de famille, dans une allocution sur l'éducation au foyer, le 26 octobre 1941 : « Dans cette épreuve, rappelez-vous, ô mères, qu'éduquer le cœur c'est éduquer la volonté pour qu'elle s'oppose aux pièges du mal et aux embûches des passions ; en ce passage de la pureté inconsciente de l'enfance à la pureté consciente et victorieuse de l'adolescence, votre rôle est capital. Il vous appartient de préparer vos fils et vos filles à traverser avec hardiesse, comme celui qui passe au milieu des serpents, cette période de crise et de transformation physique, sans rien perdre de la joie de l'innocence, mais en conservant ce naturel et spécial instinct de pudeur dont la Providence veut entourer leur front, tel un frein imposé aux passions trop portées à dépasser la mesure et à s'égarer » [4].

La crise de l'adolescence est due surtout au fait que « malgré sa lente évolution, l'homme atteint sa maturité sexuelle physique beaucoup plus tôt que sa maturité psychique et morale requise pour la forme spécifiquement humaine de la vie sexuelle : le mariage et l'établissement d'une famille. De là des tensions et des difficultés qui doivent être surmontées. De ces difficultés résulte ce qu'on appelle volontiers le *désarroi sexuel* de la jeunesse. Pourtant l'homme ne peut passer de cet état de désarroi à l'état normal véritablement humain en *assouvissant ses instincts* ; il y arrivera seulement en les dominant. Il doit les soumettre à la raison et

3. J.-P. Labelle, S. J., *Les «petites» fréquentations, dans Collège et Famille*, fév. 1957, p. 11.

4. *Le problème féminin* (Coll. *Les enseignements pontificaux*), Présentation et tables par les Moines de Solesmes, Tournai, Desclée & Cie, 1953, p. 58.

à la volonté. Tel est son devoir caractéristique, son devoir spécifiquement humain »[5].

Malgré les difficultés qui peuvent survenir, il n'en reste pas moins que « l'état normal de la sexualité de l'adolescent et de l'adolescente, c'est la chasteté »[6]. En effet, « tant que le jeune homme et la jeune fille ne seront pas dans les conditions où ils peuvent fonder un foyer, où ils transmettront la vie à des enfants et les élèveront, il faut qu'ils aient le courage de résister à l'appel des sens qui bouillonne en eux »[7].

Ce qui est vrai sur le plan purement humain l'est davantage sur le plan moral, et cette obligation est valable même si notre époque offre aux jeunes des embûches plus insidieuses et plus violentes qu'autrefois. C'est ce devoir que rappelait énergiquement S.S. Pie XII, dans un radiomessage sur la conscience chrétienne, le 23 mars 1952 : « Le commandement divin de la pureté de l'âme et du corps est également valable sans diminution pour la jeunesse d'aujourd'hui. Elle aussi a l'obligation morale et, avec l'aide de la grâce, la possibilité de se garder pure. Nous repoussons donc comme erronée l'affirmation de ceux qui considèrent comme inévitables les chutes durant les années de la puberté, qui de la sorte ne mériteraient pas qu'on en fasse grand cas, comme si elles n'étaient pas des fautes graves, parce que d'ordinaire, ajoutent-ils, la passion supprime la liberté nécessaire pour qu'un acte soit moralement imputable.

« Au contraire, c'est une règle obligatoire et sage que l'éducateur, sans cependant négliger de représenter aux jeunes les nobles qualités de la pureté, de manière à les amener à l'aimer et à la désirer pour elle-même, inculquent toutefois clairement le commandement comme tel, dans toute sa gravité et son importance de loi divine. Il stimulera ainsi les jeunes à éviter les occasions prochaines, il les encouragera dans la lutte dont il ne cachera pas la rigueur, il les incitera à accueillir courageuse-

5. Albert Niedermeyer, *Précis de médecine pastorale*, Mulhouse, Ed. Salvator, 1955, p. 85.

6. Dr René Biot, *Problèmes sexuels de l'adolescence*, dans *Médecine et adolescence* (Coll. *Convergences*), Paris, Ed. Spes, 1948, p. 146.

7. *Ibid.*

ment les sacrifices que la vertu exige, et il les exhortera à persévérer et à ne pas tomber dans le risque de déposer les armes dès le début et de succomber sans résistance aux mauvaises habitudes » [8].

Dans l'encyclique *Fulgens Corona*, qui annonçait l'ouverture de l'Année mariale, le 8 septembre 1953, le même Pontife plaçait au nombre des grâces à demander à la Vierge Immaculée celle d'une pureté inviolable pour la jeunesse : « Que tous demandent aussi avec insistance que la généreuse et bouillante jeunesse croisse saine et pure et ne se laisse pas contaminer par le souffle corrompu du siècle, ni affaiblir dans les vices la fleur resplendissante de son âge. Que sa passion sans frein et son ardeur impétueuse soient gouvernées par une sage modération et que, se détournant de toutes les embûches, elles ne se portent pas vers les choses mauvaises et nuisibles, mais s'élèvent vers tout ce qui est beau, saint, aimable, sublime » [9].

Les fréquentations prématurées : un problème complexe

Le problème des fréquentations prématurées est difficile ; c'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles « nous sommes dans un domaine peu exploré, dont l'urgence des recherches est accrue par suite des transformations sociales accélérées, qui atteignent les étudiants d'aujourd'hui et conditionnent leurs façons de vivre » [10].

Ce problème est aussi complexe et délicat, car il est « un champ parsemé d'obstacle, de déformations ou de préjugés, de dangers, de faux aiguillement » [11]. Rien d'étonnant, car les amourettes s'inscrivent dans la ligne de l'amour humain et, comme on l'affirmait justement, « il n'est guère de réalité humaine plus complexe que le mariage » [12]. Même si la psychologie des profondeurs commence à lever le voile sur le mystère du psychisme humain, et cela avec bien des incertitudes et des échecs — il

8. *Doc. Cath.*, 49 (1952) 454.
9. *Doc. Cath.*, 50 (1953) 1289.
10. Cahiers d'Action catholique, *Les voies du cœur en éducation*, janv.-fév. 1954, p. 4.
11. *Education sentimentale*, Programme de la J.E.C. pour 1953-1954, p. 3.
12. Gabriel Madinier, *Spiritualité et biologie dans le mariage*, dans *Limitation des naissances et conscience chrétienne*, Paris, Ed. Familiales de France, 1950, p. 196.

faut l'avouer — les composantes et les lois de l'amour humain restent encore très difficiles à analyser, et surtout à systématiser. De plus, « les problèmes posés par l'équilibre sexuel sont nombreux et difficiles. Ils embrassent tout un ensemble, malaisé à séparer et à différencier, de questions morales, sociales, familiales, hormonales. Ils touchent à la fois à des organes, à des réflexes, à des modes de vie et à des manières de penser » [13].

Par ailleurs, si « la psychologie contemporaine n'est pas encore parvenue à rassembler de façon complète ce qu'elle sait de la vie affective » [14], il faut admettre, en plus, que même la théologie des puissances affectives et des sentiments reste à établir, du moins d'une façon relativement adéquate. Il y a encore beaucoup à faire pour montrer comment l'homme concret peut s'aider de ses facultés affectives, d'abord pour rendre gloire à Dieu qui est leur fin primaire, et aussi pour se grandir et se réaliser pleinement dans son humanité déchue mais élevée par la grâce [15].

Doctrine fondamentale sûre pour traiter ce problème

Le problème des fréquentations précoces est donc délicat à manier. Pour le traiter, il faut étayer ses considérations d'une doctrine solide en partant des principes *fondamentaux*, et repasser, une à une, les différentes étapes rationnelles et théologiques de la thèse, afin qu'il ne se glisse aucune faille dans son élaboration. Un Décret de la S. Congrégation du St-Office prohibant un livre relatif aux problèmes de la sexualité, rappelait une vérité qui touche au thème que nous abordons : « Actuellement, on agite avec intérêt des problèmes variés touchant la chasteté ; mais la première condition pour les traiter est la sûreté de la doctrine fondamentale » [16].

Ces préoccupations doctrinales, en marge d'une question où les données psychologiques et morales sont imbriquées si intimement, comportent

13. Dr PIERRE JACQUIN, *Médecine et sexualité*, dans *Morale sexuelle et difficultés contemporaines*, Paris, Ed. Familiales de France, 1953, p. 94.
14. Cahiers d'A. C., *Les voies du cœur en éducation*, janv-fév. 1954, p. 6.
15. Voir GUSTAVE THILS, *Théologie des réalités terrestres*, Desclée De Brouwer, 1946, t. I, pp. 68-69, 71.
16. *Doc. Cath.*, 52 (1955) 82.

un enjeu immense, car « une pensée erronée, ou ne serait-ce que trop peu nuancée, peut entraîner, en psychologie et en morale, les fourvoiements les plus ruineux » [17].

Pour tenter une solution au problème des amourettes, nous aurons recours à la théologie et à la psychologie. En effet, pour éclairer et étoffer les positions théologiques, nous essaierons de colliger, dans les auteurs les plus sûrs, les données réellement valables de la psychologie moderne, puisque S.S. Pie XII a encouragé, avec les réserves requises, les recherches en ce domaine : « Soyez assurés, disait-il, que l'Eglise accompagne de sa chaude sympathie et de ses meilleurs souhaits vos recherches et votre pratique médicale. Vous travaillez sur un terrain difficile. Mais votre activité peut enregistrer de précieux résultats pour la médecine, pour la connaissance de l'âme en général, pour les dispositions religieuses de l'homme et leur épanouissement » [18].

Prééminence de la théologie

Malgré l'aide réelle qu'elle peut apporter, la psychologie est radicalement insuffisante, à elle seule, à solutionner le problème des fréquentations précoces. En effet, si les tendances qui sont les sources de la vie affective engagent la direction de la droite raison et de la liberté elles soulèvent aussi, et surtout, « des problèmes dont la solution dépasse la compétence de la psychologie expérimentale » [19]. C'est la Révélation qui doit en fournir la réponse ultime.

On ne peut, en effet, donner à la Révélation, ou à la théologie qui l'explicite, une importance seulement équivalente à la science profane, car si l'objet de celle-ci est limité par ses méthodes et ses techniques, l'objet de celle-là déborde sur toutes les créatures, parce que toutes peuvent être envisagées du point de vue de Dieu. Ainsi, la science profane

17. P. Michel-Marie de la Croix, O. C. D., *Liberté et structure de l'acte humain*, dans *Limites de l'humain* (Coll. *Etudes Carmélitaines*), Desclée De Brouwer, 1953, p. 85.

18. Discours aux membres du Congrès international de psychothérapie et de psychologie clinique, 15 avril 1953, dans *Doc. Cath.*, 50 (1953) 520.

19. F.-J. Thonnard, A. A., *Précis de philosophie en harmonie avec les sciences modernes*, Paris, Desclée & Cie, 1950, p. 907.

n'a pas une valeur absolue et totalement indépendante, car « elle aussi est créée et par conséquent relative comme tout le créé. Ce que la théologie peut seule nous donner, c'est le point de vue de Dieu sur la science, sur la technique, sur l'histoire : c'est évidemment le point de vue fondamental et définitif. [...] La théologie doit éclairer ces disciplines *d'en haut*, sans se mêler de leur fonctionnement, mais en baignant tout l'ensemble dans la lumière de la Révélation » [20].

Saint Thomas d'Aquin a clairement exposé la position de la théologie par rapport aux autres sciences. Il sera utile ici d'en souligner les lignes de faîte, afin de montrer le rôle que doivent jouer les conclusions certaines de la théologie par rapport aux conclusions de la psychologie, dont quelques-unes doivent être rejetées au nom de la théologie.

Le saint Docteur établit d'abord que la théologie est une *science*, en indiquant la source de ses principes et leur certitude : « A coup sûr la théologie est une science. Mais parmi les sciences, il en est de deux espèces. Certaines s'appuient sur des principes connus naturellement par l'intelligence : telles l'arithmétique, la géométrie et autres semblables. D'autres procèdent de principes qui leur sont fournis par une science supérieure, comme la perspective s'appuie sur des propositions de géométrie, et la science musicale sur des rapports qu'établit l'arithmétique. Or, c'est de cette dernière façon que la théologie est une science. Elle procède en effet de principes appartenant à une science supérieure, qui n'est autre ici que la science même de Dieu et des bienheureux. Et comme le musicien admet les principes qui lui sont livrés par l'arithmétique, ainsi la science sacrée se réfère à Dieu qui lui révèle les principes de foi » [21].

La théologie constitue aussi une science *unique*, à cause de l'unité de point de vue qui lui fait considérer toutes choses comme connaissables au moyen de la lumière divine : « La théologie s'occupe de Dieu principalement, de tout le reste en tant qu'il se rapporte à Dieu considéré comme principe ou comme fin [22]. — Dans la science sacrée, tout ne se

20. ROBERT WAELKENS, *Le drame de la culture et de la religion*, dans *Problèmes d'adaptation dans la chrétienté actuelle*, Louvain, Nauwelaerts, 1949, pp. 65-67.
21. *Somme théol.*, Ia, q. 1, a. 2.
22. *Ibid.*, a. 3, sol. 1.

traite qu'au point de vue de Dieu, soit que l'objet envisagé se confonde avec Dieu lui-même, soit qu'il ait rapport à Dieu comme principe ou à Dieu comme fin. D'où il suit que Dieu est vraiment le sujet de cette science » [23].

La théologie est encore une *sagesse*, c'est-à-dire qu'elle peut juger de toutes choses par les causes les plus universelles et les plus profondes ; elle est même la plus haute des sagesses : « La doctrine sacrée nous fait connaître Dieu très précisément selon qu'il est la cause suprême ; car elle ne se contente pas de ce qu'on en peut savoir par les créatures, ce qui est le fait des philosophes ; [...] elle enseigne de Dieu ce qui n'est connu que de Dieu même, et qu'il nous communique par révélation. Là est donc la sagesse par excellence » [24].

Voilà pourquoi, toutes les sciences profanes sont subalternées à la théologie, dont elles sont, avec quelques nuances, les servantes : « On appelle les autres sciences les servantes de la théologie. [...] La vérité est que cette science, à la fois spéculative et pratique, dépasse sous ce double rapport toutes les autres.

« Parlant des sciences spéculatives, on doit appeler la plus digne celle qui est la plus certaine et qui s'occupe des plus hauts objets. Or, la science sacrée est de toutes la plus certaine, car les autres tirent leur certitude des lumières naturelles de l'humaine raison, qui peut toujours faillir, et elle tire la sienne des lumières de la science divine, qui ne peut être trompée. C'est elle aussi qui a l'objet le plus élevé, puisque sa considération principale se porte sur ce qui dépasse la raison, au lieu que les autres disciplines envisagent ce qui est soumis à la raison.

« Est-il question de sciences pratiques, on doit dire supérieure celle qui ne vise pas, au delà d'elle, une fin plus décisive. [...] Or, la fin de notre science sacrée, selon qu'elle est pratique, n'est autre que la béatitude éternelle, fin à laquelle se réfèrent les fins de toutes les sciences pratiques. De toute façon, la science sacrée est donc prééminente » [25].

23. *Ibid.*, a. 7.
24. *Ibid.*, a. 6.
25. *Ibid.*, a. 5.

Cependant, si l'on peut affirmer que les sciences profanes sont les servantes de la théologie, cela doit s'entendre non pas d'une intrusion de la théologie qui porterait atteinte à l'autonomie des autres sciences, mais seulement d'un contrôle extérieur sur leurs conclusions en regard des conclusions théologiques certaines. A ce sujet, le père Sertillanges a écrit : « Le contrôle ne porte ni sur l'objet, ni sur les principes, ni sur les méthodes : autant dire qu'il est étranger aux sciences elles-mêmes ; il vise uniquement les conclusions, en vue de les confronter, dans l'unité du vrai, avec la révélation issue de la science divine » [26].

Par ailleurs, la prééminence de la théologie n'est en rien diminuée par le fait qu'elle emprunte certains éléments aux autres sciences, car ces emprunts ont pour but « d'éclaicir et de manifester davantage ce qu'elle-même enseigne. [...] Le motif (de ces emprunts) n'en est point son défaut ou son insuffisance, mais la faiblesse de notre esprit, qu'il faut mener comme par la main, à partir des connaissances naturelles, objet des autres sciences, jusqu'aux choses surnaturelles, objet de celle-ci [27]. — La doctrine sacrée n'utilise ces dires que comme des arguments étrangers et probables ; ses arguments propres et certains lui viennent des documents de l'Ecriture canonique. Quant aux autres docteurs de l'Eglise, elle en tire des arguments qui leur appartiennent en propre, mais dont la valeur est seulement probable ; car notre foi repose sur la révélation faite aux apôtres et aux prophètes, qui ont écrit les livres canoniques, non sur quelque autre révélation, s'il en existe, faite à des docteurs privés » [28].

Incidemment, disons que si la théologie peut être dite science subalternée, ce n'est qu'au sens large, c'est-à-dire par rapport à la vision béatifique et à son commencement dans la vie présente [29], la grâce sanctifiante étant le commencement de la vie éternelle et de la gloire [30].

---

26. A.-D. Sertillanges, O. P., trad. de *Dieu, Somme théol.* de saint Thomas, Ia, q. 1-11, Ed. de la Revue des Jeunes, Paris, Desclée & Cie, 1925, p. 329.
27. Ia, q. 1, a. 5, sol. 2.
28. *Ibid.*, a. 8, sol. 2.
29. Voir André Hayen, S. J., *La théologie aux XIIe, XIIIe et XXe siècles*, dans *Nouv. Revue Théol.*, 79 (1957) 1026-1028, 80 (1958) 119-122.
30. Voir Ia IIæ, q. 114, a. 3, sol. 3 ; q. 59, a. 3. IIa IIæ, q. 24, a. 3, sol. 2.

Et voici, en bref, la conclusion à laquelle nous conduisent les considérations précédentes, et que les lignes suivantes de saint Thomas expriment très justement : « Il n'appartient pas à la science sacrée de démontrer les principes des autres sciences, mais seulement d'en juger. Car tout ce qui se trouverait, dans ces sciences contraire à la vérité exprimée par la science sacrée doit être condamné comme faux » [31].

Conclusion relative à l'amour

Cette conclusion est d'une extrême importance pour traiter les questions de l'amour, car les biologistes, les psychologues modernes et les psychanalistes tentent d'y apporter des solutions qui comportent parfois, avec des éléments valables, des affirmations dont l'orthodoxie est pour le moins discutable.

Ainsi, au sujet de la sexualité, qui s'intègre à l'amour humain dans le mariage, on pouvait écrire pertinemment : « La science agrandit la cage, mais ne l'ouvre pas. [...] Les découvertes de la science biologique en ce qui concerne la vie sexuelle ne sont pas à dédaigner. La religion s'en réjouit, mais ces découvertes ne sauraient prévaloir contre l'utilité des disciplines religieuses qui opèrent en des profondeurs où s'arrêtent les investigations scientifiques » [32]. Et cette intervention de la religion et de la théologie se justifie d'autant plus que la morale sexuelle, « en réglant la relation de l'homme et de la femme, n'équivaut pas à une économie privée, équilibrant deux termes coupés des autres termes ; elle définit plutôt un échange de personne à personne, qui retentit sur la société entière » [33].

De plus, pour élucider tout problème relatif à l'amour humain, il est nécessaire de recourir aux principes objectifs et traditionnels afin de

---

31. Ia, q. 1, a. 6, sol. 2. Voir aussi S. S. Léon XIII, *Encyclique sur la liberté humaine*, 20 juin 1888, dans *Actes de S. S. Léon XIII*, Paris, Bonne Presse, t. II, pp. 218-219.

32. Henri Barbeau, *Sexualité et religion*, dans *Morale sexuelle et difficultés contemporaines*, p. 172.

33. Henri Barbeau, *De la sexualité comme fonction humaine*, dans *Morale sexuelle et difficultés contemporaines*, p. 13.

contrebalancer une promotion parfois indiscrète de la *subjectivité*, prônée notamment par l'existentialisme, — dont l'influence diminue considérablement mais qui a imprégné notre génération dans ses réflexes et ses jugements. On avait donc raison d'écrire ce qui suit : « Si le philosophe *objectif* doit adhérer continuellement à la subjectivité pour se prémunir contre la sclérose formelle et le matérialisme, c'est par le recours à l'objectivité que le *subjectif* évitera le naufrage dans le subjectivisme » [34].

Dans les considérations que nous proposerons aux lecteurs, nous insisterons davantage sur les principes théologiques, qui sont à la base même de tout problème ayant incidences dogmatiques et morales. Pour étoffer notre argumentation, nous apporterons très souvent des citations d'écrivains, parmi les plus autorisés, soit en théologie, soit en psychologie. Il ne s'agit pas, en effet, de faire une œuvre fondée sur des impressions personnelles, mais une œuvre solide, dans la mesure du possible. Les arguments d'autorité contribueront à donner aux lecteurs un sentiment de sécurité.

(à suivre)

Ovila Mélançon, C. S. C.

34. Roger Troisfontaines, S. J., *Existentialisme et pensée chrétienne*, Louvain, Nauwelaerts, 1948, p. 64.

Le sens des faits

Fables chrétiennes : Le Justicier [1]

On ne peut quoiqu'on dise et quoiqu'on tente faire
Oter le péché de la terre.
Qui veut tirer l'ivraie arrache le bon grain,
Et qui mange la poule en mange le poussin.
Je crains même beaucoup que certaine attitude
De sèche intransigeance et froide rectitude
Origine d'un fonds plus noir
Que les défauts qu'elle se donne le devoir
De combattre
Et d'abattre.

Un journaliste donc, mu par ce zèle amer,
Avait pour tout scandale
Une faim de Tantale,
Et de fiel un flot plus vaste que la mer.
Le tact et la pitié n'étaient point son affaire :
Il disait ne connaître que la vérité.
Elle lui vint un jour et de triste manière.
Son fils fut arrêté,
Condamné, diffamé, pour une offense
A laquelle il avait lui-même, avec outrance,
Et sans écouter
Aucune remontrance,
Fait grande publicité.

La charité du Christ est plus amène
Et plus humaine.
Elle ne veut point la mort du pécheur
Et cherche à le rendre meilleur,
Croyant qu'à cette fin, tout mis dans la balance,
Mieux fait douceur que violence.
Trouver chez le voleur un brin d'honnêteté,
Ou chez le vaniteux trace d'humilité,
Accrocher à ce peu toute son espérance
Et sa longue patience,

1. Sous cette rubrique : *Fables chrétiennes,* le R. Père Robillard nous livre chaque mois, mais repensées et adaptées, de merveilleuses pages de littérature ancienne, ou des créations originales.

N'est point naïveté
Mais indice de force et de maturité.
C'est même un moyen sûr et d'antique sagesse,
Pour qui l'emploie avec adresse,
Sinon de les changer en parfaits sur le champ,
Pour le moins de ne pas les rendre plus méchants.

Hyacinthe-M. Robillard, O. P.

Cours d'été de l'Ecole de Pastorale et de Prédication

Du 13 juillet au 9 août 1958, aura lieu à la Maison Montmorency, 2490, Av. Royale, Courville (Québec-5), la troisième session des cours d'été. Le thème général, aux ramifications nombreuses, est le suivant : « La prédication à l'intérieur de notre pastorale ». Ces cours visent d'abord à donner une formation pastorale aux prédicateurs tant du clergé régulier que séculier qui débutent ou veulent se perfectionner dans l'exercice du ministère, et plus particulièrement de la prédication. Ils s'adressent donc à tous les prédicateurs, séculiers ou réguliers, désireux de découvrir et d'étudier les problèmes que pose aujourd'hui l'exercice du ministère, spécialement celui de la prédication, conformément à la Constitution Apostolique *Sedes Sapientiæ* : « Il est absolument nécessaire que le prêtre, pour bien remplir son ministère apostolique, reçoive une préparation pastorale très soignée et en tous points parfaite, qui lui donne l'habileté et la dextérité véritables pour remplir convenablement les nombreuses charges de l'apostolat chrétien.

C'est pour répondre à ce vœu de l'Eglise que l'Ecole de Pastorale et de Prédication a rédigé, pour les prochains cours d'été, le programme suivant.

Pastorale (25 cours) : théologie pastorale, pastorale paroissiale, catéchèse des sacrements, Action catholique, catéchistique.

Prédication (32 cours) : théologie de la prédication, sources bibliques, sources liturgiques, formes de la prédication, style oral, prédication mariale.

Sujets connexes (12 cours) : psychologie et prédication, sociologie et prédication, problèmes sociaux et prédication, dynamisme des groupes.

Exercices pratiques (30 cours) collectifs : élocution, initiatives liturgiques, discussions en groupe. Exercices individuels : enregistrement du discours, critique, technique.

Les cours se donnent du lundi au vendredi à raison de 5 heures de cours par jour. Les samedis et les dimanches sont libres afin de satisfaire à certaines exigences du ministère paroissial.

Le Directeur actuel de l'Ecole de Pastorale et de Prédication est le R. Père Thomas-M. Landry, O. P., ancien curé de Saint-Dominique, de Québec, et de Sainte-Anne de Fall River, Mass. Il sait éminemment joindre la pratique à la théorie pour avoir été professeur et prédicateur durant une dizaine d'années et curé pendant 17 ans. Il est assisté des RR. PP. Hébert, Milot, Bélanger, Desroches et d'un certain nombre de collaborateurs d'expérience.

Les bienfaits de cette Ecole de Pastorale et de Prédication ont déjà été signalés à plusieurs reprises. L'an dernier, le R. P. Thomas Mignault, S. J. dans « Relations », mars, 1957, y soulignait les avantages de ces rencontres, de ces échanges de vue entre prédicateurs et concluait que « cette émulation produira chez les fidèles de solides fruits de sanctification et d'apostolat ». En février dernier, dans la « Semaine Religieuse de Québec », le R. P. Adrien Pouliot, S. J. y décrivait le travail sérieux et généreux qui s'y fait en vue de répondre à l'appel de Rome et aux besoins des âmes d'aujourd'hui. Dans la « Revue Dominicaine » de mars 1958, le R. P. Thomas-M. Landry, O. P., y exaltait ce climat de fraternité qui favorise les échanges d'idée et conduit aux dialogues les plus fructueux. D'ailleurs, tous ceux qui ont assisté aux sessions de l'Ecole de Prédication, depuis trois ans, sont unanimes à en reconnaître non seulement la solide organisation et l'opportunité mais encore l'urgente nécessité pour affermir ou redonner la foi aux hommes de notre temps.

Les frais de chaque participant pour cette session sont :

Logement et pension $100.00 — Inscription $40.00
Laboratoire $10.00

Pour toute information et pour l'inscription, on voudra bien s'adresser au R. P. Gilles-M. Bélanger, O. P.

Ecole de Pastorale et de Prédication
175 ouest, Grande-Allée, Québec-6.

La Direction

La Bible et nos Humanités

On a utilisé, dans certains collèges de garçons et filles, pendant toute l'année ou, particulièrement, pendant la période du Carême, le *Bréviaire des laïques* [1]. Nous sera-t-il permis de faire remarquer qu'il y a, en l'occurence, une manière de procéder qui est aussi importante que l'usage même des textes.

1. *Pour suivre le Christ en ses mystères*, dix fascicules couvrant toute l'année liturgique. Publication du Centre Catholique, 1, rue Stewart, Ottawa 2, Ontario, Canada.

Le recours à ce Bréviaire devrait représenter autre chose que la substitution d'une certaine formule de prières à d'autres formules de prières. Il s'agit, en réalité, d'un renouvellement de notre système de pensée et de vie spirituelle. Ce que je veux tenter d'établir ici, non de manière spéculative, mais en m'en tenant au niveau de la simple pratique.

Le but visé c'est la rééducation du cœur et de l'esprit par le recours à ces deux grands livres qui ont été les *classiques* du judaïsme et du christianisme : la Bible et la Liturgie. Sans doute, le but peut-il être atteint, comme d'instinct, par la seule récitation quotidienne de l'Office ; mais une assistance, une intelligente animation et pénétration du procédé n'est pas à dédaigner. Même si les élèves goûtent ce genre de prière, — à supposer qu'ils le goûtent : on peut mettre du temps à éprouver de l'attrait pour la liturgie ou pour les psaumes, — ils peuvent s'arrêter à en tirer un bénéfice superficiel : curiosité, dilettantisme, poésie, etc. Il faut absolument creuser au-delà, dépasser cette couche. Il faut pousser jusqu'à une conception nouvelle du monde de notre culture spirituelle et de nos relations avec Dieu.

Si l'enjeu en vaut vraiment la peine, pourquoi ne trouverait-on pas le temps, cinq minutes avant la classe de latin ou de français (s'il n'y a pas, ce jour-là classe de catéchisme), d'expliquer chaque jour une partie de l'Office ? La Liturgie, la Bible — nous ne nous en tiendrons ici qu'à elle, — sont des éléments essentiels de nos humanités chrétiennes. Quel usage en fait-on ?

Un *psaume* n'est pas un texte banal, n'ayant de valeur que celle que peut lui donner la ferveur de celui qui le récite. Un psaume est une poésie, une création littéraire, qui vaut bien une page de La Fontaine ou de Hugo : on peut l'étudier dans sa version grecque, latine, française, y trouver prétexte à leçons de style, de grammaire, à exercice de mémoire, de rythmique, etc. Un psaume est, aussi, une page de catéchisme vivant, vécu ; il présente la religion, non en formules abstraites mais en action ; le psalmiste est un croyant qui, saisi d'un problème personnel : maladie, vieillesse, calomnies, mystères de la nature, utilise tout ce qu'il possède de connaissances sur Dieu et sur lui-même pour le résoudre ; il est à la fois psychologue et moraliste, théologien et métaphysicien, penseur et prédicateur. Un psaume, enfin, est une page de mystique et, toujours, de la meilleure : un cri du cœur, une recherche de Dieu, sans hypocrisie, sans subterfuges, sans subtilités ; qui aime et goûte les psaumes ne peut avoir une religion de routine : Dieu n'est pas pour lui un code, une législation, il est Quelqu'un. Serait-ce donc peine perdue, temps perdu, que celui consacré à l'explication de ce qu'est un psaume, à l'analyse et à la mémorisation de tel psaume ?

Mais il y a aussi, dans l'Office, les *Leçons*. Ces leçons sont tirées d'à peu près tous les livres de la Bible. En s'aidant de la Bible de Jérusalem, ou de tout autre commentaire, un professeur peut aussi donner aux élèves un cours d'initiation à toute la Bible. Serait-ce un excès si blâmable que de faire entrer la Bible dans le champ de nos humanités ? La Bible, bien comprise, ne l'emporte-t-elle pas infiniment sur Homère, Virgile, César et Cicéron ? L'homme qui lit et analyse saint Jean, saint Paul, est un homme qui a la tête « bien faite », ou qui est en train de bien se la faire. A-t-on jamais prouvé que ces auteurs n'avaient rien à nous apprendre en fait d'élévation de la pensée, de philosophie de la vie, d'intelligence de l'humain, voire de style et d'art oratoire ? Pourquoi et comment imaginer que le Catéchisme soit l'unique manière de former des cerveaux et des cœurs chrétiens ? et qu'il suffise à lui seul à combler la lacune laissée en l'esprit par le recours presqu'exclusif aux antiquités païennes ou à l'étude d'auteurs qui n'ont guère de chrétiens que le nom ? Je crains, pour ma part, que le catéchisme soit tout à fait inférieur à la tâche, et pour deux raisons que je ne développerai point : il ne touche guère le cœur, et n'atteint qu'une région très étroite et très fermée du cerveau.

Je n'en dirai pas davantage. Si on utilise le *Bréviaire des laïques*, qu'on aille jusqu'au bout de la pensée de l'auteur : qu'on en fasse l'instrument d'un renouvellement de la culture chrétienne, et non seulement un nouveau manuel de prières. Ce qui nous manque, ce n'est pas des exercices de piété, mais de la piété en exercice ou, si l'on préfère, la redécouverte de tout ce qu'est la piété : la rencontre de l'homme et du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui est aussi le Dieu de Jésus-Christ. Non pas le Dieu des formules abstraites et des seules réponses du catéchisme, mais le Dieu qui est Personne, et Père, et « plus moi-même que moi ». Des réponses et des formules, au temps de notre jeunesse étudiante, nous en avons beaucoup apprises, mais ce Dieu dont il faut « chercher la Face » et avec lequel les psalmistes, entre autres, vivent dans un si facile et constant rapport, nous l'a-t-on assez montré ?

Hyacinthe-M. Robillard, O. P.,
professeur à l'Institut de Sciences Religieuses, Université de Montréal.

The Bridge on the River Kwai

Et l'on dira que le temps de l'épopée est révolu ! Il n'a jamais été si vivant. Mais ce n'est plus la littérature qui en fait les frais, c'est le cinéma. Le film de David Lean, gagnant de la majorité des prix au dernier

festival américain, en est une nouvelle preuve. Il comporte à la fois les deux aspects principaux de l'épopée : la grandeur et la démesure. En dernier ressort la grandeur l'emporte, sans abolir toutefois le côté surfait de l'aventure.

A grands traits l'action se résume comme ceci. En 1943, un fort contingent de soldats anglais, avec leurs officiers, est fait prisonnier des Japonais et doit construire, durant la captivité, un pont qui servira à l'armée japonaise. On veut, à l'encontre de la Convention de Genève, enlever aux officiers anglais toute autorité sur leurs hommes et les forcer à accomplir des travaux manuels. Le lieutenant-colonel Nicholson (Alec Guiness) refuse de se soumettre. Après menaces, privations et tortures, on se rend à ses réclamations, on le laisse commander ses hommes et il entreprend lui-même la construction du pont, aidé par des spécialistes de l'armée anglaise qui sont prisonniers avec lui. Il termine le pont à temps pour l'arrivée du premier convoi. Mais il est stupéfait et médusé en découvrant qu'une patrouille anglaise, envoyée en mission spéciale, s'apprête à faire sauter *son* pont. Sa bouleversante hésitation cause la mort de deux de ses alliés, et c'est lui-même qui, abattu dans un moment d'inquiétante lucidité, s'affaissera sur le détonateur et fera sauter le pont.

L'aspect dominant du drame est cette grande manifestation de solidarité au sein du régiment anglais. Je ne suis pas certain que le scénariste et le réalisateur aient voulu que ce point domine, mais la qualité et la puissance des images durant la première heure du film donnent à cette solidarité une force que les autres éléments ne surpassent pas. Durant cette première partie, Nicholson est pour ses hommes l'incarnation d'une force, d'une autorité inébranlable : « Aussi longtemps que nos hommes se croiront commandés par nous, dit-il à ses officiers, ils se conduiront comme des soldats ; autrement ils se conduiront comme des esclaves ». C'est un point d'ordre, un point d'honneur.

Tant que l'honneur prévaut, la situation en demeure au plan social et Nicholson fait figure de héros, par son attachement à ses hommes et par son intransigeance devant une question de principe. Cependant, par un glissement assez imperceptible, la situation passe du plan collectif au plan de la personne et Nicholson, libéré de toute contrainte, vacille entre l'honneur et l'orgueil, au point de pouvoir être accusé objectivement de collaboration avec l'ennemi quand il s'acharne à terminer le pont à temps. Mais pour lui le problème ne se pose pas sur ce plan : il est prisonnier de guerre et doit montrer aux oppresseurs que la civilisation est plus forte que la barbarie, en laissant à la postérité un pont construit par

des prisonniers qui ont forcé leurs bourreaux à les traiter en hommes libres. Et ce pont, comme lui dira l'ingénieur, peut durer six cents ans !

La tentation est forte de dépasser l'honnêteté du prisonnier de guerre et de s'élever au niveau du surhomme, de celui qui par l'esprit a vaincu son vainqueur, et qui veut l'accabler de son triomphe. Cependant la vantardise est tout à fait absente chez Nicholson ; et pour cause : la vantardise est l'apanage des faibles et Nicholson est un fort. Seules les grandes qualités, ou les grands défauts, lui viennent : toujours s'entrecroisent en lui la fragilité du personnage : ainsi, à aucun moment de la seconde moitié du film, on ne peut déceler de façon sûre les motifs de ses agissements. Quand ses paroles prônent un réalisme irréprochable, son regard sous-entend une poussée d'idéalisation qui donne à ses discours une dimension inattendue. Mais Nicholson ne s'examine pas lui-même : il est pleinement sincère, et sa sincérité nous le rend sympathique.

Parallèle à l'aventure de Nicholson se déroule celle du soldat américain, personnifié par William Holden. Ici, aucune ambiguïté : l'Américain est opportuniste, froussard, ingénieux, paresseux, amateur de femmes et de bonne chair, héros malgré lui, non sans courage d'ailleurs. C'est le type du sceptique engagé dans une action dont il ne voit pas l'aboutissement ; il semble toujours avoir sur les lèvres la question désabusée : *And so what ?* Ses agissements sont entièrement commandés par le hasard ou par la volonté des autres : il cherche à se dérober à cette périlleuse mission de dynamiter le pont.

Son plaidoyer pour la vie n'est pas sans grandeur mais il se dément lui-même par la conception trop étroite qu'il a de cette vie réclamée rageusement. Il meurt dans un élan de bravoure, sans savoir pourquoi. A ce point il rejoint l'anglais Nicholson qui, lui non plus, ne sait pas pourquoi il meurt.

L'inutilité de la mort des deux personnages principaux est le tableau précis que recouvre une autre inutilité : la guerre. On pense à l'impression que laissait *La grande illusion.* De façon plus chaotique on en retrouve quelque chose ici. Et le scénariste a voulu dissiper le doute en tirant la morale du cri du médecin, témoin attentif de toute l'épopée : « Folie ! Folie ! »

Le film est trop long d'au moins vingt minutes ; on nous y sert plusieurs hors-d'œuvre d'un goût douteux, qu'on voudrait des moments de détente mais qui tombent dans la mièvrerie. Cependant l'image est toujours intéressante et parfois grandiose : l'entrée des soldats sifflant un air de marche et le contraste entre leur défaite physique et leur résistance morale lancent le film avec sûreté. On ne peut oublier non plus l'utilisa-

tion du soleil qui régénère ou qui accable tout en brisant les cadres d'un réalisme dont on abuse parfois, surtout quand il y a du sang.

On a tiré le meilleur parti du Cinémascope, par des plans moyens et des panoramiques ; pour une fois le Cinémascope ne gêne pas : il sert le film. La couleur s'intègre bien et nous révèle toute la splendeur et l'âpreté du Ceylan ; toutefois les bruns sont trop accentués, surtout pour la coloration basanée de la peau.

En somme, un bon morceau de cinéma qui, tant par la grandeur des thèmes que par le jeu des comédiens, dépasse nettement le niveau du divertissement.

Gilles Marsolais

Félix Leclerc et sa guitare

Un nouveau bouquet de chansons faites comme Félix Leclerc sait les faire : un enregistrement remarquable sur microsillon 12 pouces de la compagnie « Epic » ; la prise de son et tout le côté technique sans reproche. Chez Ed. Archambault, Montréal.

Nous avons déjà eu l'occasion et le plaisir de traiter quelque peu des chansons de Félix : nous en avions dit une part de la noble et chaude poésie toute simple et fraternelle, toute quotidienne et si émouvante et sincère. Dans ses chansons, nous retrouvons l'écrivain-conteur de ses livres, mais encore plus attrayant, plus près de nous : devant se conformer à la technique de la chanson, Félix ne s'y sent pas emprisonné, bien au contraire : sa pensée se déploie à l'aise dans sa langue savoureuse, et il sait mouler la chanson dans une formule qui lui est tout à fait personnelle, et qui le place bien en vue à côté des authentiques de la trempe des Trenet, Brassens, Mouloudji, Yves Montand.

A nouveau, nous sommes à court de commentaires devant la double poésie de ses chansons : celle de ses mots et de leur agencement, et celle de sa musique. Au sujet de la langue de Félix, je crois qu'elle garde toujours la même rare qualité d'originalité authentique et savoureuse ; mais nous discernons une certaine malice, un engouement et un humour qui nous paraissent nouveaux.

Sa musique est plus variée, plus souple, plus enlevée, un peu moins fruste mais toute aussi vigoureuse et verte : une remarque importante s'impose au sujet de l'orchestration : trop souvent on avait *noyé* ses mélodies dans une formule bien jolie mais trop sentimentale : combien nous préférons la manière discrète et respectueuse mais si belle, d'accompagnement de la moitié des chansons : et l'autre moitié ne le cède en rien à celles-là, car Félix est de plus en plus un maître de la guitare, et son jeu est unique.

Les thèmes sont toujours des plus simples, avec l'accent général vers une fraternité authentique, peut-être un peu triste et amère parfois, mais toujours réaliste et si émouvante dans sa simplicité et son authenticité. Félix Leclerc est bien toujours ce grand poète à la fois chaleureux et timide, qui nous conquiert... et pour toujours.

La chanson des colons nous dit que là-bas ce que l'on fait, c'est : « Coli, colo, colonisons. Pour tous les fistons qui viendront... » *La Drave* est une longue et très belle chanson, qui peut rivaliser avantageusement avec les chansons de métier les plus pittoresques et les plus typiques. Félix a une conception bien à lui de la chanson d'amour : à preuve : *Dialogue des amoureux. Ce matin-là, Un petit soulier rose...* Et dans la veine de contes et légendes qui lui est particulière : *Le Roi et le laboureur, Les Perdrix, Le Roi viendra demain, J'ai deux montagnes à traverser.*

« *Attends-moi, Ti-gars*, Tu vas tomber si je suis pas là, Le plaisir de l'un c'est de voir l'autre se casser le cou » et des commentaires pétillants sur ce thème... Une fantaisie impayable, et dans la veine la plus rare : celle du *Québecois. La Chanson du retraité* traduit la tristesse de l'homme vieillissant qui ne peut plus travailler, mais : « il serait trop dommage, avant de s'en aller, de ne pas rendre hommage aux fleurs parfumées... » Et celle qui m'a plu davantage, et encore plus : *Comme Abraham.* « Qu'il se lève celui... qui ne fait pas dix minutes de calomnie par jour ; qui a donné son habit pour vêtir plus malheureux que lui ; qui n'a pas sur l'oreiller rêvé d'avoir sa revanche un jour ; qui a failli mourir de joie au succès de son ami un jour : qui accepterait l'agonie de son frère dans le lit un jour... Les saints courent pas les rues... A droite la terre, à gauche le paradis: je préfère la terre, j'ai tort et je le dis ; j'admire celui qui met le cap sur l'infini... quelquefois aussi je m'embarquerai avec lui ».

Il nous fait plaisir de nous embarquer souvent avec Félix.

Guy Robert

Chronique des Disques

D'abord, voici deux disques de Schütz, édités par *Westminster*. Le premier renferme *La Passion selon saint Matthieu*, interprétée par Ernst Holl, basse, dans le rôle de Jésus, Kurt Equiluz, ténor, dans le rôle de l'Evangéliste, et le Chœur de l'Académie de Vienne, sous la direction de Günther Theuring. Le second renferme *Quatre petits Concerts sacrés* et *Quatre Symphonies sacrées*, interprétés par Hugues Cuenod, ténor, et un ensemble instrumental de l'Orchestre Symphonique de Vienne, sous la direction de Daniel Pinkham. Heinrich Schütz naquit en 1585, soit

juste un siècle avant Jean-Sébastien Bach, et il mourut en 1672. Contemporain de Palestrina et de Roland de Lassus, il composa des madrigaux et des motets à plusieurs voix, et même des opéras. Son art était grand et pur, et son influence sur la musique des siècles à venir fut prépondérante. Dans sa *Passion selon saint Matthieu*, il touche à la maîtrise, et ses *Symphonies sacrées*, comme ses *Concerts sacrés* atteignent un degré de perfection presque surhumaine (Westminster, XWN 18590 et Westminster, XWN 18588).

Canto a Sevilla (« Chant de Séville ») est une suite pour orchestre et soprano, du compositeur andalou Joaquin Turina (1882-1949). Cette œuvre, composée sur des poèmes de José Munoz San Roman, comprend sept pièces, quatre vocales et trois orchestrales. La soliste n'est autre que le soprano catalan, Victoria de los Angeles. L'orchestre est celui de Londres, dirigé par Anatole Fistoulari. Il s'agit d'un enregistrement de toute beauté, grâce à cette extraordinaire artiste qu'est Victoria de los Angeles (Angel, 35440).

Le *Concerto pour piano no 4, en Sol majeur*, de Beethoven, est un des plus caractéristiques du maître de Bonn. Avec l'orchestre Philharmonia, sous la direction de Léopold Ludwig, le célèbre pianiste russe, Emil Gilels, l'interprète magistralement. Et, entre parenthèses, il joue les propres cadences de Beethoven. C'est un des plus parfaits enregistrements de cet admirable concerto, qui en compte déjà plus d'une quinzaine (Angel, 35511).

De France, nous viennent deux disques d'orgue, sur marque *Lumen*. Le premier contient 4 compositions de César Frank, le « musicien de Dieu ». Ce sont : *Grande Pièce Symphonique pour orgue ; Prélude, Fugue et Variation ; Cantabile ; Pièce Héroïque*. Elles sont interprétées par André Marchal, aux grandes orgues de Saint-Eustache. Le second contient 2 *Fantaisies en fa mineur pour orgue (K. 594 et K. 608)*, du « divin » Mozart. Ces œuvres étaient destinées, non pas à un orgue normal, mais bien à un orgue mécanique, sorte d'instrument comme on les aimait à la fin de 18e siècle, muni d'un mouvement d'horlogerie ; cependant il faut reconnaître que, sur les claviers d'un grand orgue, elles sonnent magnifiquement. Elles sont interprétées par Marcel Dupré, aux grandes orgues de Saint-Sulpice. Tant les interprètes que les auteurs confèrent un intérêt exceptionnel à ces deux disques, qui sont distribués au Canada par Ed. Archambault, de Montréal (Lumen, LD 3-100 et Lumen, DL 2-112).

Quatre compositions de Rimsky-Korsakov sont jouées, sur *London*, par l'Orchestre de la Suisse Romande, que dirige Ernest Ansermet. Il

s'agit de : *La nuit de Noël* (suite) ; *Sadko* (peinture musicale, opus 5) ; *Le Vol du Bourdon* (de la Légende du Tsar Saltan) ; *Dubinushka* (Chanson russe), opus 62. L'on ne saurait manquer de goûter cette musique d'un charme étrange et d'une saveur bien typique (London, LL 1733).

Le *Concerto pour violon en la mineur*, de Goldmark, est une œuvre assez peu connue, mais qui mériterait de l'être davantage. Le compositeur hongrois Karl Goldmark (1830-1915) a remporté beaucoup de succès avec ses opéras, spécialement « La Reine de Saba », et sa Symphonie en Mi bémol majeur, « Les Noces Rustiques », est fort remarquable. Quant à son Concerto pour violon, il est somptueusement enregistré, sur *Capitol*, par Nathan Milstein, avec l'Orchestre Philharmonia, dirigé par Harry Blech (Capitol, PAO 8414).

Voici deux séries d'*Ouvertures*. La première comprend *Léonore no* 3 et *Egmont*, de Beethoven, ainsi que la *Tragique* et *Festival Académique*, de Brahms. Elles sont jouées par l'Orchestre Philharmonique de New-York, sous la direction de Bruno Walter (Columbia, ML 5232). La seconde, sous le titre général « Ouverture du Carnaval Romain », comprend *Carnaval Romain*, de Berlioz ; *Matin, Midi et Soir à Vienne*, de Suppé ; *Coriolan*, de Beethoven ; *Cockaigne*, d'Elgar ; et la *Tragique*, de Brahms. Elles sont jouées par l'Orchestre Philharmonique Royal, sous la direction de Sir Thomas Beecham (Columbia, ML 5247). Voilà deux disques qui plairont, tant par le choix des morceaux que par leur exécution excellente (Columbia, ML 5232 et Columbia, ML 5247).

Dans la collection « Monumenta Italicæ Musicæ », Epic présente 5 concertos d'Alessandro Marcello. Ce sont les *Concertos no 2, no 3, no 4 et no 6 « La Cetra » (La Cithare » ou « La Lyre »)* et le *Concerto en ré mineur pour hautbois, cordes et basse continue*. Ils sont interprétés par l'ensemble « I Musici ». Cette musique, si son auteur est un vieux maître italien (né à Venise en 1684 et mort en 1750), n'a elle-même aucunement vieilli, et elle est toujours merveilleusement fraîche. Et, pour ma part, je la trouve ravissante ! Voulez-vous jouir d'une audition à la fois reposante et enchanteresse ? Procurez-vous ce disque (Epic, LC 3380).

Qui ne connaît le *Concerto en ré majeur pour violon*, de Beethoven ? Arthur Grumiaux le joue avec le Concertgebouw Orchestra d'Amsterdam, sous la direction d'Eduard Van Beinum. Il y a, sur le marché, une vingtaine d'enregistrement de ce chef-d'œuvre, et celui-ci est incontestablement l'un des meilleurs à tous points de vue (Epic, LC 3420).

Le *Concerto pour Orchestre, de Bartok*, est un des chefs-d'œuvre du maître hongrois en même temps que l'un des sommets de toute la musique contemporaine. L'auteur explique lui-même le titre de cette composition par le fait que certains instruments ou groupes d'instruments tiennent le rôle d'instruments concertants par rapport au reste de l'orchestre. L'œuvre est splendidement exécutée par l'Orchestre Symphonique de la Radio de Berlin, sous la direction de Ferenc Fricsay (Decca, DL 9951).

Rita Streich chante des airs d'opéra : sous ce titre, elle interprète dix extraits d'œuvres de Rossini, de Verdi, de Thomas, de Meyerbeer et de Mozart. Elle est accompagnée, soit par l'Orchestre RIAS de Berlin, soit par l'Orchestre Philharmonique de Munich. Parfait soprano mozartien, Rita Streich excelle dans les rôles d'ingénues. Le présent récital est d'une exquise fraîcheur (Decca, DL 9943).

Le Quatuor de violoncelles de la Philharmonie de New-York, composé de Laszlo Varga, Nathan Stutch, Martin Odmandy et Anthony Sophos, présente les œuvres suivantes : la *Suite pour quatre violoncelles, opus 95*, du compositeur hongrois Emanuel Moor, décédé en 1931 ; *Airs de Danses anciennes, des quinze Chansons paysannes hongroises, nos 7-15*, de Bartok (transcription pour 4 violoncelles de Laszlo Varga) ; le *Concerto Grosso en ré mineur, opus 3, no 11*, de Vivaldi (transcription pour 4 violoncelles de Laszlo Varga) ; *Deux Pièces pour quatre violoncelles, opus 89*, du compositeur belge Josef Jongen, décédé en 1953. Cet enregistrement se recommande non seulement par sa beauté, mais aussi par sa variété et son originalité (Decca, DL 9946).

Dominique Vérieul

L'esprit des livres

R. P. M.-Gabriel Perras, O. P. — « Le Père Eugène Prévost et sa Cause ». Editions de l'art graphique, Cap-de-la-Madeleine, Canada, 1958. 20 cm. 270 pages.

La préface de Mgr Albert Tessier, P. D., de la Société Royale du Canada et de la Société des Dix, nous situe déjà sur l'ambition de l'auteur de ce beau livre : « Ce n'est pas un panégyrique qu'il nous présente, mais un exposé de faits, d'événements, de principes. Son héros reste vivant, souple, humain, abordable et imitable.

Il n'est de bonne biographie qu'inspirée par l'amour, dit-on. Historien de métier, le Père Perras ne prétend pas l'être, aussi a-t-il campé son héros tel qu'il l'a compris et l'a vu en méditant amoureusement sa vie et la prière pour sa béatification. C'est dans l'éclair affectueux de ce cœur à cœur qu'a surgi « cet ouvrage demandé, conçu, réalisé dans une pensée chrétienne d'entraide religieuse et sacerdotale ».

L'auteur a eu la main heureuse si l'on peut dire. Sans décrire en détail la vie, la physionomie et l'itinéraire du Père Prévost, dans un style simple, clair et vivant, il souligne les principaux faits qui ont marqué cette existence extraordinaire, sa double fondation de la Fraternité sacerdotale et de l'Œuvre de Béthanie, en même temps que les exigences de sa cause de canonisation.

La lecture de cet ouvrage révélera un héros qui ne s'est pas arrêté en route, un prêtre qui a pris tous les moyens pour assurer en lui et dans les autres prêtres le plein aboutissement du sacerdoce du Christ et, par là, son plein épanouissement. L'auteur y a mis en lumière une vie spirituelle toute tournée vers les grandes réalités sacerdotales qui figurent comme titre de chacun des chapitres de son livre : 1) Sacerdoce, idée mère de l'œuvre du Père ; 2) l'Amant de l'hostie ; 3) Prêtre pour les prêtres ; 4) Jésus seul ; 5) Crucifié avec Jésus ; 6) L'homme de l'amour. Dans le mystère de la mort et de la résurrection d'un grand apôtre, on découvre le long de ces pages écrites avec amour comme le cœur d'une vie sacrifiée sur l'autel du Sacerdoce rédempteur.

Avec sa présentation magnifique, ses illustrations, ses appendices et ses références, son index scripturaire et ses tables alphabétiques : doctrinale, onomastique et topographique, ce livre, plus et mieux qu'une biographie, est une importante contribution à l'histoire des vingt-cinq causes de canonisation de l'Eglise canadienne.

F.-M. Fortin, O.P.

Lionel Groulx, prêtre — « Notre grande aventure ». *L'Empire français en Amérique du Nord.* (1535-1760). Fides, Montréal, 1958. 24 cm. 266 pages.

La collection *Fleur de lys* que dirigent MM. Guy Frégault et Marcel Trudel, présente « Notre grande aventure » de M. le chanoine Groulx. A notre connaissance, c'est la première fois que cet aperçu panoramique

et géographique de notre histoire à ses origines nous est montré dans toutes ses dimensions. A vol d'oiseau, ces pages, dira-t-on, mais d'oiseau qui sait descendre et se poser noblement et avidement sur les lieux que ses ancêtres ont explorés et où il se sent comme chez lui. A vrai dire, M. le chanoine Groulx, pour avoir sillonné son pays plus d'une fois et surtout pour avoir fouillé les archives éparses, ici et là, de notre histoire naissante, était assurément bien qualifié pour décrire « notre grande aventure ».

Dans une vision grandiose du passé qu'il ressuscite au point de nous le rendre présent, il suit et nous montre ces explorateurs français : La Salle, Galinée, Cusson, Jolliet, Marquette, Perrot, surtout Talon et Colbert, etc., qui ont inscrit le nom de la France sur le sol de la Baie d'Hudson, Terre-Neuve, de la Louisiane, etc. Pendant 150 ans, le fait français en Amérique eut les dimensions d'un continent. Et ce n'est pas sans un regret nostalgique qu'on ferme ce livre en songeant à ce que nous sommes et à ce que nous aurions pu être. Mystère de la Providence ! Mystère de l'Histoire. Dans quelle mesure les causes secondes ont-elles répondu au dessein de la Cause première ?

A. L.

L. Savard — « Vedettes 1958 ». Société nouvelle de publication incorporée, 4800, boul. Pie IX, Montréal. 23 cm. 392 pages.

M. Léopold Savard, président de « Société nouvelle de publicité incorporée », après nous avoir offert une mine de renseignements sur notre Province dans « Paradis du tourisme » nous présente aujourd'hui la deuxième édition de « Vedettes », l'équivalent français de *Who's Who*. On y trouve plus de 2 000 noms canadiens-français. Chaque personnalité inscrite fut appelée à vérifier elle-même ses notes biographiques. Ici et là apparaissent la vanité ou la modestie : les uns en disant trop, les autres pas assez. Qu'importe ces bagatelles, le tout est vrai.

Si l'on songe que plus de 2 000 lettres ont été adressées pour composer ce volume, sans compter le nombre regrettable de ceux qui n'ont pas répondu, il faut reconnaître que l'Editeur s'est soumis à une patience admirable. Il mérite nos plus sincères félicitations.

« Vedettes 1958 » est un bon dictionnaire biographique d'actualité. Dans les journaux, dans les revues, à la radio, à la télévision, un nom est-il mentionné que vite on recourt à « Vedettes » pour en connaître l'homme et l'œuvre. Presque toujours on le trouve avec son âge, son adresse, son épouse, ses enfants. Et les toujours curieux sont satisfaits. Pour connaître nos frères, les hommes les plus remarquables de notre temps, ce volume est tout désigné.

A. L.

Louis-N. Boutin, O. M. I. — « Le Fils du Dieu vivant. Jésus de Nazareth ». Editions du Juniorat de la Sainte-Famille, 340, Av. Provencher, Saint-Boniface, Man. 20 cm. 148 pages.

Le thème de ce livre est vieux comme le Christianisme. On ne compte plus les écrivains qui ont exploité cette veine humaine et divine qui rend le sujet inépuisable. L'intérêt ou l'originalité de cette vie de Jésus vient

de ce que l'auteur, sans ignorer les Ecritures et les Pères, s'est surtout inspiré de la Lettre encyclique *Haurietis aquas* du 15 mai 1956. Toute la nouveauté de ce livre vient de là... et du talent de l'auteur. A notre connaissance, c'est la première fois qu'un théologien étudie la vie de Jésus à la lumière des encycliques contemporaines. C'est bien l'unique façon de moderniser un homme de tous les temps et au-dessus du temps. En six chapitres défilent : 1) L'Unique de Dieu ; 2) Le Cœur transpercé ; 3) Le Premier-né d'entre les morts ; 4) Le Héraut de l'Esprit-Saint ; 5) L'Enfant de la Vierge ; 6) Le Pain de l'Intendant.

En somme une vie de Jésus, pas comme les autres. *A. L.*

G.-E. Phaneuf, prêtre — « Le diocèse de Saint-Hyacinthe ». Etude sociologique du milieu et des institutions. Editions de l'Institut social populaire, 25 ouest, rue Jarry, Montréal. 21 cm. 52 pages.

Cette étude présentée en 1955 à l'Université de Montréal en vue de l'obtention de la maîtrise en sciences sociales, marque un point de départ en notre pays. Si l'on excepte une étude analogue pour la région des Trois-Rivières et celle en cours dans le diocèse de Saint-Jérôme, elle est la deuxième à recevoir les honneurs de l'impression.

Cette enquête géographique et démographique des lieux où évolue une population avec ses joies et ses misères dans un contexte catholique, éclaire l'apôtre sur les moyens à prendre pour la conserver au Christ et à l'Eglise. La vitalité de notre Christianisme en dépend. Il est à souhaiter que semblables études de sociologie religieuse soient faites dans toutes les régions de notre Province.

Un modèle à suivre pour le fond, la forme et l'organisation de tout travail de ce genre.

A. L.

Charles Journet — « Théologie de l'Eglise ». *Textes et études théologiques.* Desclée De Brouwer, 22, Quai au Bois, Bruges, Belgique, 1958. 20 cm. 450 pages.

Ce livre s'adresse aux prêtres, aux professeurs, aux séminaristes, auxquels il propose l'essentiel des conclusions de son ouvrage fondamental : « L'Eglise du Verbe incarné ».

Dans un ordre d'exposition en partie modifié et qui donne à son nouveau livre son équilibre propre, Mgr Charles Journet, après avoir étudié la nature de l'Eglise, ses différents états ou âges successifs, montre comment l'Eglise est rattachée au Christ et à l'Esprit-Saint. La question de l'appartenance à l'Eglise est précisée avant qu'il soit traité de l'unité catholique et l'ouvrage se termine sur les définitions de l'Eglise.

« Théologie de l'Eglise » constitue la présentation d'ensemble la plus complète de la notion même d'Eglise telle qu'elle se dégage à la fois des Ecritures, des textes des Pères, du Magistère et des derniers travaux des canonistes et des théologiens.

Un grand livre qui nous montre l'Eglise sous toutes ses dimensions humaines et divines.

Jacques DELESALLE — « Cet étrange secret ». *Poésie et philosophie à la recherche de Dieu*. Etudes carmélitaines. Desclée de Brouwer, 22, Quai au Bois, Bruges, Belgique. 22 cm. 316 pages.

Cet étrange secret : celui d'un Dieu caché qui gouverne tout sans jamais se montrer, présent à tout mais de la façon la plus discrète et la plus puissante, qu'en pensent romanciers et philosophes ? C'est à cette question éminemment théologique et philosophique, selon l'angle étudié, que répond ce volume. Ont été interrogés les grands romanciers : Dostoïevski, Kafka, Bernanos, G. Greene, Gide, Giraudoux, Anouilh, Romains, Malraux, Koestler. Il faut reconnaître que leurs réponses sont parfois et souvent décevantes et conduisent ou au théisme ou à l'athéisme. Bernanos, Greene, Claudel nous plongent cependant dans le mystère de Dieu fait Homme.

Les philosophes, pour un chrétien, sont encore plus déroutants. Si l'on excepte Descartes, Malebranche, Pascal, qui ont reçu le sens divin en subissant l'atmosphère chrétienne, qui pensent comme nous, se débattent comme nous dans un monde de contradictions, il faut reconnaître que les autres : Leibniz, Kant, Hegel, Nietzsche, Jaspers nous disent peu de choses de Dieu caché tout en nous y conduisant par leur raison respective qui est loin d'être toujours d'accord avec la Révélation.

Un livre si riche d'aperçus sur Dieu, le monde et l'homme, ne se résume pas. Il faut le lire attentivement, assuré d'avance qu'on n'y perdra pas son temps. Du sérieux, du profond pour les gens frivoles et superficiels. Ce dont tout le monde a besoin.

A. L.

Hans Urs von BALTHASAR — « Dieu et l'homme d'aujourd'hui ». Desclée De Brouwer, Bruges, 1958. 18 cm. 320 pages.

On évoquera au sujet de ce livre les vues prestigieuses de Theilhard de Chardin, on rappellera l'effort théologique des grands théologiens. Mais l'auteur est en même temps philosophe et théologien à qui les grandes questions scientifiques ne sont pas étrangères.

On y trouve 1) Science et religion. Itinéraire vers l'anthropologie, Religion naturelle et christianisme ; 2) le Dieu inconnu. Parole humaine et parole transcendante. Le solitaire et l'innommé. Les rebelles et les enfers.

C'est la réponse de la religion à la science.

En collaboration — « La lumière dans les ténèbres ». Cahiers de la Pierre-Qui-Vire. Editions Desclée de Brouwer, Bruges, Belgique. 19 cm. 260 pages.

Cette lumière pour dissiper nos ténèbres vient des textes de Bossuet, Fénelon, Nicole, Surin, Lallemant, Bérulle, Olier, François de Sales, Condren, etc. Le secret de ces textes nous explique le recueillement et y invite tous les hommes de notre temps. Le recueillement de l'âme ne se

traduit pas nécessairement en une prière plus explicite, mais pourrait-on imaginer une prière qui ne soit d'abord recueillement ?

Et ce livre se ferme sur l'admirable « méthode de Bossuet pour passer la journée en oraison » (p. 209).

A. L.

Joseph-Marie PERRIN, O. P. — « Les Instituts séculiers ». Consécration à Dieu et présence au monde. Desclée De Brouwer, Bruges, Belgique. 19 cm. 160 pages.

La Constitution Apostolique *Provida Mater Ecclesia* du 2 février 1947, et *Prime Feliciter* du 12 mars 1948 sont les documents de base, la charte des Instituts séculiers. L'auteur nous en donne ici un bon commentaire. Il pense à tous ceux qui sont appelés à cette vocation spéciale et qu'un manque d'habitude rend peu capable de découvrir les richesses contenues dans ces deux documents pontificaux. La pensée de saint Bernard fixe ici l'idéal : « on n'a qu'une vie par la profession, mais on doit les embrasser toutes par la charité ».

Ce livre déterminera bien des vocations laïques... hésitantes.

A. L.

Mgr A. RENARD — « Fidélité au Christ et présence au monde ». Desclée De Brouwer, Bruges, Belgique. 19 cm. 260 pages.

L'Evêque de Versailles prend la parole pour nous rappeler la double nécessité que nous imposent nos devoirs de chrétiens : le témoignage et la fidélité, l'apostolat et le sens de l'Eglise.

Il n'y a pas d'opposition entre la fidélité à la Foi et le service de ses frères, mais bien une unité vivante pour qui est d'Eglise. Foi vivante et charité missionnaire trouvent ici leur équilibre dans une harmonie nécessaire. Deux chapitres méritent d'être soulignés : Christianisme et progrès technique, Obéissance et liberté dans l'Eglise.

A. L.

En collaboration — « L'Evangile de Jean ». *Etudes et problèmes*. Collection *Recherches bibliques*. Desclée De Brouwer, 22, Quai au Bois, Bruges, Belgique, 1958. 22 cm. 260 pages.

Si les savants exégètes des « Journées bibliques de Louvain » ont inscrit à leur programme de 1957 l'étude du quatrième Evangile, c'est que les découvertes récentes dans les écrits de Qumrâm lui donnent une nouvelle actualité qui ne manque pas d'intérêt. On lui demande aujourd'hui de nous livrer le message chrétien en réponse aux tendances contemporaines.

Les chapitres suivants donnent une idée du contenu de ce livre. Etudes johanniques de Bultam à Barrett ; L'origine araméenne du quatrième

Evangile ; Jean et les synoptiques ; Jean et l'Agnose ; De Jean à saint Augustin, la prédestination du Christ à la gloire, etc.

Les assoiffés de science biblique y trouveront de quoi s'abreuver jusqu'à l'ivresse.

A. L.

Robert CHOQUETTE : « Elise Velder ». Editions Fides, Montréal, 1958. 22 cm. 334 pages.

Un roman dans lequel on retrouve avec plaisir les personnages familiers de la « Pension Velder » de notre programme de télévision. La psychologie des personnages est bien conduite et le style nuancé et grammatical fait honneur à l'auteur... et à nos lettres.

Germain LESAGE, O. M. I. — « Les origines des Sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge ». Editions A. S. V., Nicolet. 21 cm. 342 pages.

Il faut féliciter l'auteur pour ce vaillant et vivant récit qu'il nous fait de cette méritante congrégation enseignante que sont les Sœurs de l'Assomption de la Vierge. Après seulement 106 ans d'existence, on ne sait plus au juste le nom du vrai fondateur. Dans trois cents ans qu'en diront les historiens ? Deux personnages : M. l'abbé Jean Harper, curé de Saint-Grégoire et son vicaire M. Calixte Marquis sont aux origines des sœurs de l'Assomption. L'un par son autorité de curé, l'autre par son dévouement de vicaire. L'un règne sur cette fondation, l'autre la gouverne. Ailleurs ne trouve-t-on pas Les Sept Fondateurs des Servites et pourquoi ici ne pas en accepter deux, avec des nuances évidemment : fondateur et co-fondateur, en ayant soin d'y inclure les trois fondatrices : Léocadie Bourgeois, Mathilde Leduc, Hedwige Buisson.

Dans la « Revue d'Histoire de l'Amérique française », mars 1958, page 578, le R. P. Thomas-M. Charland, O. P., savant historien et honnête homme, pulvérise les documents de l'auteur et l'interrogation penche vers le vicaire. Ces pauvres religieuses auraient-elles un jour le sort des enfants trouvés : père inconnu. Heureusement qu'elles ont d'autres titres de gloire à leur crédit ! On les trouve dans ce livre également.

A. L.

Séraphin MARION — « La critique littéraire dans le Canada français d'autrefois ». Editions de l'Université d'Ottawa. 20 cm. 194 pages.

L'infatigable chercheur qu'est M. Marion, après quelques années de repos forcé, reprend, avec une vigueur nouvelle, sa chasse aux documents dans la forêt de nos origines littéraires. Grâce à son dévouement inlassable, les Lettres canadiennes d'autrefois s'enrichissent de leur neuvième tome, j'allais écrire proie, truffée à l'ancienne mode, nous rapportant ainsi quelque chose du goût primitif de nos premiers écrivains.

Au fond cette critique littéraire se ramène à une polémique entre deux écoliers attardés : Fréchette et Chapman qui s'y disputent la première

place. Vanité, jalousie, vengeance, hypocrisie, jactance y apparaissent d'un côté comme de l'autre. Quoique « couronné d'épines » le vainqueur c'est Fréchette. « L'insulte, à certaines heures, est le cortège de la gloire », écrit Sainte-Beuve (Cf. page 187).

A. L.

Maurice de la Fuye et Emile-Albert Babeau — « Madame Elisabeth ». P. Lethielleux, 10 rue Cassette, Paris VIe, 1957. 19 cm. 290 pages.

Ce livre raconte l'histoire de Madame Elisabeth, née en 1764, sœur de Louis XVI, victime de la Révolution française guillottinée en 1794.

C'est un très beau travail de collaboration, révélant une documentation impressionnante, des recherches extrêmement poussées, et une objectivité historique étonnante vue la profonde sympathie des auteurs à l'égard de la grande dame remplie de charme, de grâce, de bonté et de charité qu'était Madame Elisabeth.

Il y a un peu plus d'un siècle et demi, à trente ans, Elisabeth de France était exécutée : exactement le 10 mai 1794, avec deux douzaines de personnes dont le seul crime était d'être du mauvais côté d'une force déchaînée, aveugle, barbare, monstrueuse et infernale ; sous prétexte de complots peut-être inventés de toutes pièces de la part des accusateurs publics...

Après le lugubre et sinistre procès révolutionnaire, c'est maintenant le procès de béatification de cette martyre de la période la plus sombre de l'histoire française : *Madame Elisabeth* est, parmi les nombreux livres traitant de la révolution française que j'ai lus, celui qui me paraît le plus révélateur : le meilleur document.

Guy Robert

Paul-Emile Roy, C. S. C. — « Claudel, poète mystique de la Bible ». Fides, 1957. 20 cm. 141 pages.

L'on sait la partie de l'œuvre claudélienne en marge des textes bibliques, écrite dans une forme si dense, si mûre, avec tant de piété, de respect et d'admiration.

L'auteur ici manifeste une bonne connaissance du gigantesque poète chrétien de notre siècle et une familiarité des textes sacrés : Claudel, poète et mystique, nous apparaît on ne peut plus à l'aise et en pleine forme, avec ses qualités et ses travers, énormes, à travers cette étude.

Guy Robert

Paule Daveluy — « Chérie Martin ». Les Editions de l'Atelier, 3745, chemin Reine-Marie, Montréal, 1957. 19 cm. 232 pages.

Paule Daveluy est bien connue à la radio et dans les périodiques : son roman récent : *Chérie Martin* nous présente un petit monstre de vanité en même temps qu'une femme assez mystérieuse, et qui se recherche : un roman pour occuper une fin de semaine pluvieuse.

Docteur François CLOUTIER — « L'Homme et son milieu ». *Propos d'hygiène mentale.* Le Cercle du Livre de France, Montréal, 1958. 234 p.

Le Docteur François Cloutier, psychiatre praticien et enseignant, d'une expérience et d'une culture immenses, excelle à la vulgarisation des problèmes complexes de sa profession.

Il s'agit des textes, augmentés, des causeries de Radio-Collège, la suite de « Un psychiatre vous parle ». Entre autres nombreux sujets, nous retenons celui de la *maturité*, qui est le signe d'une personnalité bien développée, et en équilibre raisonnable, adaptée aux milieux (culture, institutions, famille, travail, relations), et responsable dans une liberté indépendante et une conscience sérieuse.

Au sujet de *la peine de mort,* l'auteur fouille la question d'une façon tout à fait convaincante, et conclut à la double nécessité de son abolition, et de l'emprisonnement ré-éducatif, ou réhabiliteur.

L'Homme et son milieu jette une lumière sur les complexités de notre vie actuelle.

Guy Robert

Pierre CROIDYS — « Sainte Thérèse d'Avila ». Collection *Les écrits des saints.* Editions du Soleil Levant S. A., 33, rue Emile Cuvelier, Namur, Belgique. 17.5 cm. 192 pages.

Ce livre nous présente dans son introduction : *La vie de sainte Thérèse d'Avila,* en nous montrant en elle un des plus grands écrivains d'Espagne. Suivent : Le chemin de la perfection. Le château de l'âme. Lettres sur ses visions et apparitions.

Le texte est clair et attrayant, la disposition en est des plus aérées. Une sainte qui n'a rien de mièvre. En elle apparaît la primauté de l'intelligence humainement solide, bien disposée à y recevoir les grâces extraordinaires dont elle fut abondamment comblée. Un livre de chevet incomparable après les Ecritures.

A. L.

En collaboration — « Le célibat est-il un échec ? » Ed. Salvator, Mulhouse, 1957. 19 cm. 152 pages.

Après une présentation pleine de finesse du R. P. Carré de l'Ordre dominicain, le lecteur trouvera sous la plume de sociologues contemporains et jouissant d'une légitime réputation, une série de *réflexions* et de *témoignages* sur un des problèmes actuels les plus débattus et provoquant toujours l'attention. Tour à tour, Joseph Folliet, journaliste et conférencier de grand renom, la Doctoresse Simone Leuret, les assistantes sociales, Yvonne Bougé, Suzanne Fouché, l'universitaire Berthe Fauveau et Céline Lhotte, si connue par ses enquêtes sociales, exposent les données théoriques et les solutions pratiques à apporter au problème du célibat, envisagé particulièrement du point de vue féminin.

Mgr Fulton J. Sheen — « Une divine Histoire d'Amour ». Ed. Salvator, Mulhouse, 1957. 20 cm. 88 pages.

Une histoire d'amour... Celle que nous conte Mgr Fulton Sheen n'est-elle pas la plus belle, la plus noble, la plus émouvante qui soit ? Elle nous révèle l'intensité du Cœur de Dieu, dont l'amour constitue l'être même : *Deus Caritas est* et l'intensité du Cœur de l'homme fait, lui aussi, pour aimer et dont la quête le poursuit jusqu'à ce qu'il ait trouvé Dieu.

A cette lumière de l'Amour, les mystères cessent d'être un abîme noir et sans fond. En théologien très sûr, Mgr Fulton Sheen nous montre comment les dogmes satisfont l'intelligence ; en apôtre rempli d'une conviction ardente, il nous fait reconnaître en Dieu, par le Christ, Celui qui seul peut étancher notre soif de bonheur.

Non, vraiment, il n'est pas de plus belle histoire d'amour.

G. Hunermann — « Le Ciel est plus fort que nous ». *La merveilleuse histoire de Fatima.* Ed. Salvator, Mulhouse, 1957. 20 cm. 232 pages.

Pour écrire la merveilleuse histoire de Fatima, G. Hunermann a voulu se documenter sur place.

Il a interrogé le père et la mère de Jacinta et de Francisco, la sœur de Lucia, les parents et les amis des jeunes voyants. Au cours de son séjour à Fatima, il a étudié également les coutumes locales, a visité en détail le théâtre des apparitions.

Au terme de cette minutieuse enquête, l'auteur a pu replacer les apparitions dans leur cadre historique et géographique. Il les conte avec son talent habituel ; tour à tour plaisant et émouvant, son récit captivera les lecteurs.

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $5.00 ; ÉTRANGER : $5.50
AVEC LE "ROSAIRE" : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.50 ;
ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

DIRECTION : MAISON MONTMORENCY, COURVILLE (QUÉBEC-5), P. Q.
ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28
« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »
La Revue n'est pas responsable des écrits des collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique